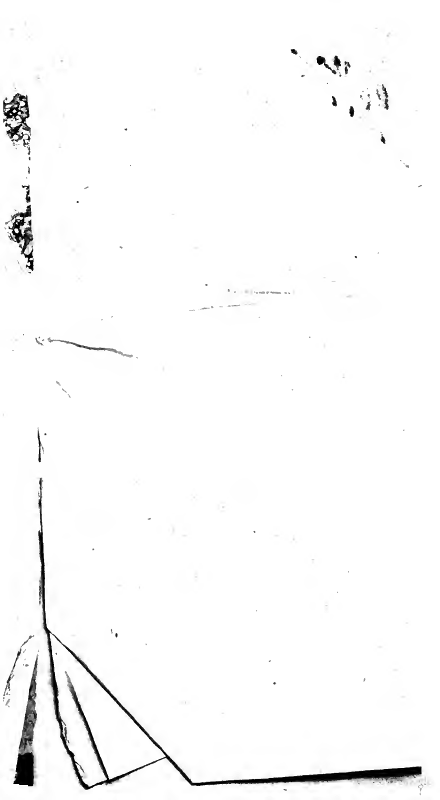
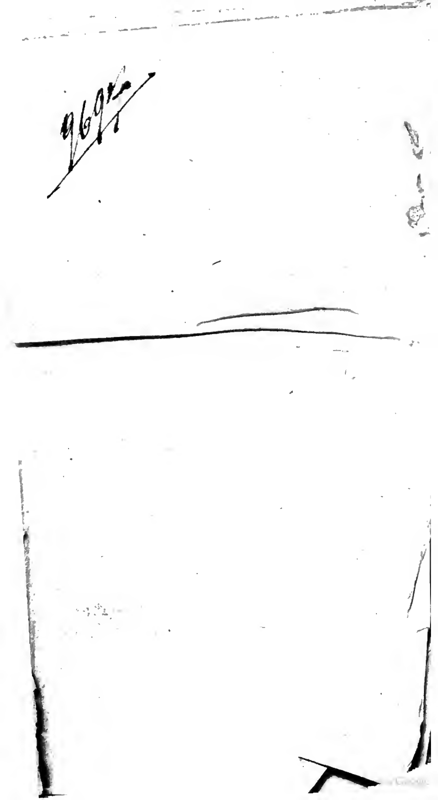








ULDARIC,

OU

LES EFFETS DE L'AMBITION.

I.

De l'Imprimerie de P. N. Rougeron, rue de l'Hirondelle, N.° 22.

ULDARIC,

OU

LES EFFETS DE L'AMBITION;

ROMAN HISTORIQUE,

PAR L'AUTEUR D'ARMAND ET D'ANGELA.

> Un frère est un ami donné
> par la nature.
> MORT D'ABEL.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, N.º 4.
1808.

On trouve, chez le même Libraire, l'Ouvrage du même Auteur, intitulé :

Oïcoma, ou la Jeune Voyageuse, 2 vol. in-12. Prix : 3 francs.

ULDARIC,

OU

LES EFFETS DE L'AMBITION.

Le sage et paisible Haromirius régnait avec gloire sur la plus brave nation de l'Allemagne; ses vertus douces le faisaient chérir, ses talens politiques le faisaient admirer, sa valeur prudente le faisait craindre. Heureux pour lui, heureux pour son peuple, si le cœur sensible de son roi ne l'eût pas trahi! Haromirius, brave, loyal et généreux, ne savait se défier que de ses ennemis étrangers, et ne portait pas son œil observateur sur les plus dangereux de tous, ceux que l'ambition lui sus-

cita dans sa propre famille. Le duc de Bohême avait un frère ; Uldaric était son nom ; une soif ardente de régner, sa passion ; le désir d'y parvenir, son unique pensée. Haromirius s'apercevait bien du caractère impétueux d'Uldaric ; mais, ne le soupçonnant pas capable d'un crime, il attribuait à la fougue de l'âge les démarches indiscrètes où l'entraînaient quelquefois ses favoris ; voulant satisfaire les uns, et gagner le cœur de l'autre, il donna au jeune ambitieux une faible part d'autorité.

Si les conjectures d'Haromirius avaient été vraies, l'opinion favorable pour son frère juste, Uldaric, glorieux de la confiance de son souverain, et reconnaissant des bontés de son maître, qui voulait partager avec lui la puissance, aurait en retour donné au

duc et à ses sujets l'exemple d'une obéissance entière. Haromirius s'y attendait ; son cœur sensible n'en doutait pas. Il fut cruellement trompé ; un forfait épouvantable fut la récompense d'une conduite si noble, si généreuse. Hélas ! pourquoi faut-il que le génie du mal lutte toujours avec succès contre la vertu, que son triomphe soit certain, tandis que les efforts de la prudence échouent. Hélas ! son flambeau ne sert souvent qu'à éclairer notre chute dans l'abîme, et non à la faire éviter ! En vain Haromirius devait-il être averti par une fermentation sourde et des plaintes peu respectueuses ; rien ne put lui faire pressentir son malheur. Se croyant sûr du cœur de ses sujets et de celui de son frère, la défiance n'eut jamais d'accès dans cette ame noble et pure. Inutilement le sage

Hélicardus, archevêque de Prague; qui unissait à la piété d'un solitaire toute la prudence d'un homme d'état et toute la finesse d'un courtisan, essaya-t-il de tirer son maître de sa trop dangereuse sécurité. — Non, disait Haromirius, je ne croirai jamais Uldaric capable d'un crime, ni mes sujets d'un lâche abandon. Si l'un pouvait trahir la nature, les autres me défendraient. — Ne vous flattez pas, répondait le prudent ministre; la puissance donne des flatteurs; la prospérité, des courtisans; le trône, des esclaves. Mais tout cela ne donne pas l'assurance d'être aimé. Prince, quand vous pourriez l'avoir, je vous dirais encore : Ne vous reposez pas sur cette douce idée; l'amour d'une nation est aussi mobile que le feuillage d'un grand arbre, aussi inconstant

que l'ombre, aussi fugitif que la rosée dans le calice des fleurs. Croyez-moi, comptez plutôt sur vos soins pour maintenir votre puissance, que sur leur amour pour vous la conserver. Si elle vous est enlevée, ils pleureront un jour, par des larmes de sang, une ~~chute qui a entraîné~~ celle de leur bonheur; demain ils seraient les premiers à vous en dépouiller pour en revêtir le nouvel objet de leurs vœux et de leurs espérances. Malheur aux souverains qui comptent sur leurs peuples, comme malheur au peuple qui abandonne ses souverains !

L'avis était prudent, le conseil sage. Haromirius n'en profita point. Hélas ! il approchait à grands pas, le moment affreux qui devait offrir l'exemple d'un grand crime, et la punition d'une trop aveugle et trop

généreuse confiance. Déjà, depuis long-temps, les ennemis du duc de Bohême tramaient en secret leur conjuration; Uldaric était l'ame et l'espérance de ces rebelles; comptant sur son inexpérience et sur sa jeunesse, chaque ambitieux se flattait de régner sous son nom, et de ne lui laisser que l'ombre d'une puissance qui devait lui coûter l'honneur et la vertu. Porté ainsi au trône par les vœux d'une multitude inconstante qui ne voyait, dans le changement de ses maîtres, que la perspective d'être flattée par celui qui lui devait sa puissance, tout sembla concourir à faire réussir les projets d'Uldaric. Pour la consolation des cœurs sensibles et pour l'honneur de l'humanité, je me plais à croire que le coupable frère du vertueux Haromirius n'avait pas com-

biné le forfait tel qu'il s'exécuta, et que, satisfait de posséder la puissance, il avait promis, dans son cœur, de conserver une vie que la nature et le devoir lui ordonnaient de respecter.

Mais lorsqu'une fois on commence à pénétrer dans la région du crime, peut-on dire où l'on s'arrêtera? peut-on se flatter, en violant ouvertement la règle sacrée de l'honneur, de poser les bornes du forfait, et de ne pas les dépasser? Le cœur, novice encore dans cet art homicide, le croit sans peine; l'expérience de tous les siècles démontre son erreur. Uldaric l'éprouva. Le jour, l'heure, le moment fatal sont arrêtés; rien ne peut retarder la chute de la puissance du duc de Bohême, ni l'élévation d'un nouveau souverain. Déjà la capitale retentit des clameurs de la sédition,

le bruit des armes se fait entendre de toutes parts, l'airain sonnant a donné trois fois le signal de la révolte, et le palais d'Haromirius est investi par une multitude insolente qui manifeste sans crainte des sentimens de haine que la force est décidée à soutenir. Haromirius sent son malheur; il voit sa chute inévitable, et se résigne à tout; mais voulant descendre en héros d'un trône qu'il a gouverné en père, il rassemble autour de lui le peu de sujets fidèles qui lui restent. Hélicardus est à la tête: son ministère sacré lui défend de ceindre le casque guerrier; mais il ranime le courage des uns, assure les autres de la protection du ciel, qui n'abandonne jamais la cause de l'innocence, qui la soutient d'une main, lors même qu'elle paraît la livrer aux coups des méchans, et il fait jurer à

tous de défendre leur maître au péril de leur vie. Le duc de Bohême, touché d'un dévoûment si héroïque, reçoit leur serment avec émotion, indique à chacun le poste qu'il doit occuper, la fonction qu'il doit remplir, et réserve pour lui seul le secret de ses projets. Tandis qu'au palais on se prépare à mourir, la ville retentit des cris de joie d'un peuple abusé qui se livre à l'espoir d'être encore plus heureux sous un nouveau maître. Déjà toutes les portes sont gardées par les conjurés; le citoyen effrayé qui redoute une guerre civile, et qui veut fuir le tumulte des armes pour la solitude des champs, ne peut rejoindre ses paisibles demeures sans avoir abjuré le parti d'un maître détrôné, et promis à celui d'Uldaric une fidélité inviolable; enfin tout est soumis, tout est conquis, et par-tout le nom du vainqueur est

proclamé avec ivresse ; il ne manque plus à son triomphe que d'entrer en maître dans le palais où il semblait destiné à n'occuper jamais que la seconde place. Ses partisans l'y conduisent en armes ; les portes fermées et gardées par une petite troupe intrépide ne peuvent, suivant leur calcul , offrir une longue résistance. Déjà les ennemis du malheureux Haromirius se voient au comble de leurs désirs , la haine pousse des cris de mort, et ses vœux barbares appellent l'heure du forfait ; elle approche , et rien ne peut l'empêcher de sonner. O nature ! frémis ; tes droits vont être méconnus, ta puissance outragée , tes liens rompus. Cœurs sensibles , pourrez-vous lire ce que le burin de l'histoire s'est vu forcé de tracer sur les annales du monde, et moi comment pourrai-je en rappeler le souvenir ! Périsse à jamais ces mo-

mens si honteux de crimes et de barbarie.... Mais, qu'ai-je dit; ah! plutôt exhumons de la nuit des temps ces faits atroces qui épouvantent, il est vrai, l'humanité, mais qui peuvent lui servir d'une utile leçon. Peut-être ce tableau énergique, offert de temps en temps aux regards effrayés de la génération vivante, la préservera des mêmes catastrophes, et arrêtera sur le penchant de l'abîme profond du crime ceux que les passions déchaînées et sans frein y précipiteraient. Hélas! l'ambitieux Uldaric ne trouva point de guide bienfaisant pour lui sauver un attentat et le préserver des remords. Entraîné par la double séduction du penchant et de la flatterie, enivré par les succès, il se présenta en vainqueur aux portes du palais, et voulut en faire donner l'assaut; mais le généreux Haromirius ne lui en laissa pas le temps. A son ordre, encore

respecté dans cet asile, le dernier qui lui reste, les portes s'ouvrent; ses gardes, rangés autour de lui, semblent disposés à lui faire un rempart de leurs corps; le vénérable Hélicardus est auprès de son souverain, et sa présence devrait inspirer le respect, si les séditieux respectaient davantage l'autorité des envoyés du ciel que celle des maîtres de la terre. Cependant, à ce spectacle si nouveau pour eux, les rebelles s'arrêtent. Immobile, la majesté douce et fière qui brille sur le front d'Haromirius leur en impose: on voit qu'il se dispose à parler, chacun se tait; le plus profond silence règne parmi cette multitude. Le duc de Bohême profite de cette impression. « Braves guerriers, leur dit-il, pourquoi cette rumeur, et que signifie cet appareil terrible que vous offrez à mes regards? Me connaissez-vous assez peu

pour avoir cru effrayer celui qui brava si souvent la mort quand il combattit à votre tête les ennemis de son pays, ou m'avez-vous assez mal jugé pour croire que je voudrais encore de votre couronne, quand vous m'avez ôté vos cœurs? Non, je vous la rends; reprenez-là, et que celui d'entre vous qui en est plus digne que moi vienne la recevoir des mains de votre pontife. »

En achevant ces mots, Haromirius ôte le sceptre et le diadême dont il est revêtu, et en rend l'archevêque de Prague dépositaire. A cette action, Uldaric étonné ne se sent pas le courage de se présenter; une voix intérieure et secrète le condamne; mais, parmi les spectateurs, il s'en trouve beaucoup qui sentent réveiller des remords tardifs; les accens nobles et généreux d'un maître

long-temps chéri les ramène vers lui; ce front dépouillé du diadême, mais qui brille encore à leurs regards de tout l'éclat de la vertu; cette confiance d'un souverain détrôné qui se livre au pouvoir de ses ennemis; ce noble abandon d'une couronne, sous les débris duquel l'ambition aurait voulu s'ensevelir; toutes ces images réunies et offertes à la fois produisent sur des ames égarées, mais non corrompues, l'impression la plus vive et la plus salutaire. Une partie des conjurés s'écrie: Haromirius n'a point cessé de régner sur nous! Uldaric ne sera jamais notre chef; vive le duc de Bohême! Ce cri vole de bouche en bouche. Uldaric, au désespoir, sent la puissance suprême qui lui échappe. Il rallie autour de lui ceux qui lui restent fidèles, et fond avec impétuosité sur les guerriers qui osent

trahir son parti. Le combat s'engage; mais, hélas ! les défenseurs de la bonne cause furent (comme cela se voit bien souvent) les plus faibles. L'intérêt, l'ambition, la crainte empêchèrent beaucoup de ceux qui en secret plaignaient Haromirius de se déclarer pour lui. Le petit nombre de guerriers intrépides qui avoit osé prendre hautement la défense d'un maître malheureux, périt ou fut jeté dans les fers ; jamais victoire ne fut moins longue ni plus décisive. Porté en triomphe sur le trône, Uldaric, avant la fin du jour, reçut les hommages de Prague tout entier, et se vit sans nulle opposition possesseur d'une puissance, objet depuis si long-temps de tous ses vœux. Son bonheur fut-il sans mélange et sa joie bien pure ? je vous le laisse à penser, ô vous qui avez encore assez

bonne opinion de l'espèce humaine pour ne pas la croire avilie et coupable sans remords. Le nouveau duc de Bohême, dans l'ivresse de ses succès, avait laissé sous la garde du chef de ses guerriers le royal captif que le sort du combat avait mis en sa puissance. Le soir même de cette fameuse journée, Ladislas, comte de Manfredy, ose interrompre son ami, devenu son maître, pour l'interroger sur le sort qu'il destine à cette intéressante victime d'une trop cruelle destinée. Au souvenir de son prisonnier, Uldaric se trouble; l'ambition lui dit qu'il est son ennemi, mais la nature, plus forte, lui crie: il est ton frère! En vain le cruel Ladislas, au nom de la politique, sollicite sa mort; la puissance du sentiment demande sa vie.

Non, répond Uldaric, aux cris de

la

la haine ; non, il ne périra point. J'ai pu le renverser du trône, lui ravir la puissance et le cœur de ses sujets, le condamner à languir dans les fers ; jamais je ne souffrirai qu'on attente à des jours qui doivent m'être et qui me sont sacrés. Eh bien, répond froidement Ladislas, descendez du trône avant d'y être assis, rendez, croyez-moi, une puissance dont vous ne saurez pas user, et qui, je le prévois avec douleur, échappera de vos débiles mains. Du fond de son cachot, Haromirius sera plus redoutable pour vous qu'au sein de son palais. Tout puissant il fut abandonné ; malheureux, on voudra le délivrer. Il conserve, n'en doutez pas, des partisans secrets ; la plus légère faute de votre part, le plus faible mécontentement de la leur serviront de prétexte pour renverser celui

qu'ils n'ont laissé élever qu'à regret. Et croyez-vous qu'à votre place Haromirius aurait pour Uldaric la pitié que vous avez aujourd'hui pour lui? Ah! détrompez-vous; l'injure que vous lui avez faite ne peut se laver que dans le sang: le vôtre ou le sien doit être répandu; choisissez. — Ami trop cruel, vous percez mon cœur. Abandonner une puissance qui m'a coûté si cher est une image que je ne puis soutenir; la mort me paraîtrait préférable à la perte du trône. Mais me baigner froidement dans le sang d'un frère; immoler un malheureux sans défense, quand la nature m'ordonnait de le chérir, et mon devoir de le respecter.... Ah! lui ravir son sceptre est un crime assez grand; je n'y ajouterai pas celui de l'assassiner. — Vous voulez donc un jour perdre le diadême et la vie? — Non;

je veux gouverner, s'il est possible, avec justice un état que je ne dois qu'à la trahison. Je veux que la personne d'Haromirius me réponde de ma sûreté; mais je désire accorder les intérêts de la politique et les devoirs de la nature. Que je n'aie plus de raisons pour le craindre, qu'il ne puisse plus me nuire, mais qu'il vive; réponds-moi de ses jours sur ta tête! A ces mots, prononcés par Uldaric avec force, Ladislas regarde fixement le prince. — Est-ce votre dernière résolution, dit-il? — Oui, répond ce dernier. — Me promettez-vous d'approuver toutes les mesures que me dicteront un zèle ardent pour le maintien de votre puissance, et le désir de répondre à vos vœux? — Décide de tout; je te rends l'arbitre du sort de mon frère: qu'il ne meurre pas, et qu'il ne remonte jamais au

trone de ses aïeux ; voilà tout ce que je demande à ton amitié. — Il suffit ; vous aurez lieu d'être satisfait. Après ce colloque barbare, dont l'humanité frémit, et dont la nature ne pouvait être appaisée par les moyens qu'Uldaric prenait, le souverain et le sujet, aussi coupables l'un que l'autre, se séparèrent pour méditer, l'un le plus épouvantable des forfaits, l'autre pour composer avec sa conscience, et tâcher d'appaiser ses remords par une ombre apparente de pitié. La nuit s'écoula dans de longues incertitudes pour le nouveau duc de Bohême, et dans une barbare impatience pour Ladislas. L'un craignait un remords, l'autre redoutait un crime. Uldaric aurait voulu ne pas être inhumain en étant politique, Ladislas aurait désiré pouvoir être barbare sans entraves. Le souverain

se plaignait de la rigueur du ministre; le ministre, à son tour, accusait la faiblesse du souverain.

Mécontens ainsi l'un de l'autre, ils résolurent de dissimuler tous les deux, et d'attendre le résultat de l'événement tragique auquel la capitale entière ne s'attendait que trop, mais que personne n'avait le courage d'empêcher ni de prévenir; le lendemain, au point du jour, Ladislas, suivi de ses satellites cruels, se rend auprès de l'infortunée victime confiée à sa garde. Haromirius le voit entrer sans effroi; la crainte ne peut faire pâlir ce front auguste où siége la majesté unie à la douceur. Il voit le fer levé sur lui; et, disposé à mourir, il ne donne de regret ni à la vie qui s'échappe, ni aux grandeurs qui l'ont fui, encore moins aux richesses qu'il possédait. Le souvenir

d'Uldaric fratricide lui arrache seul un soupir, et son dernier regard, élevé au ciel, est pour implorer, en faveur du coupable, le pardon et l'oubli d'un tel forfait. Ah ! trop malheureux prince, votre frère n'est pas aussi barbare que vous le croyez, mais sa pitié sera plus cruelle que sa rigueur; en enchaînant le bras qui voulait vous donner la mort, il n'a fait que prolonger vos tourmens, et votre supplice n'en sera que plus affreux. Haromirius l'éprouva bientôt; ses ennemis se précipitent sur lui; l'ordre sanguinaire est donné, il s'exécute sans pitié; hélas! c'en est fait pour jamais, une nuit éternelle couvre, de son crêpe lugubre, tous les objets qui vont, à l'avenir, entourer le royal captif; en vain le soleil, dans sa pompe éclatante, viendra-t-il embellir la nature, elle

sera toujours morte pour lui. Le printemps et ses riantes promesses, le brûlant été avec sa riche parure, l'automne et ses dons opulens, l'hiver et ses frimas glacés, se succèderont tour-à-tour sans apporter aucun changement à son sort; d'épaisses ténèbres et une tour obscure ont remplacé, pour le fils des souverains, le palais de ses aïeux et le trône de Bohême; plus d'amis, les malheureux n'en ont point; plus de flatteurs, l'infortune les voit s'enfuir loin d'elle; point de consolateurs, la crainte les éloigne des cachots des victimes de la politique; point d'adoucissement à des maux sans remède; la haine trop ingénieuse veille où la pitié ne peut plus avoir d'accès? Qui soutiendra donc Haromirius contre tant de genres de tourmens accumulés sur sa

tête innocente? qui le soutiendra? Le souvenir de sa vie passée, l'espérance d'une vie future, la terre ne lui offre plus rien ; mais le ciel lui reste, un Dieu rémunérateur l'habite, il compte les soupirs du juste qu'on opprime, accueille ses prières, voit ses larmes, et, dans sa balance suprême, pèse tout au poids d'une équitable justice. Tremblez, lâches oppresseurs de la vertu ; pour être sans appui auprès de vous, elle n'est pas sans défenseur ; celui que rien ne peut rebuter, éloigner ni distraire, est toujours près d'elle pour la faire triompher, quand le moment, arrêté dans ses immuables décrets, sera venu ; Haromirius en paraît bien loin encore.

Ladislas, satisfait de son ouvrage, laisse le malheureux prince en proie à ses tourmens et à ses douloureuses réflexions,

réflexions, et se rend auprès d'Uldaric. Celui-ci, en voyant la joie barbare et insultante, qui brille dans les yeux de son favori, craint un parjure et redoute un attentat; le trouble qui agite son cœur se lit sur son front. Ladislas le voit, il jouit un moment de son trouble, mais bientôt ce caractère faible qui s'est lassé de la vertu, sans avoir l'audace de commettre le crime, lui fait pitié. Je vois, lui dit-il, ce qui se passe dans votre ame, vous tremblez que je ne vous aie servi malgré vous, et votre ame indécise n'ose ni condamner un ennemi dangereux, ni interroger un ami trop fidèle; rassurez-vous, seigneur, j'ai servi les intérêts de votre politique, sans violer ceux de la nature; l'embarras était grand, il fallait éviter le double écueil de laisser un prétexte de révolte aux

mécontens qui pourraient se réunir comme nous l'avons fait en armée redoutable, et détruire notre ouvrage en replaçant Haromirius sur le trône ; ou bien commettre un crime plus nuisible peut-être à vos intérêts, qu'il ne vous eût été utile. En détestant votre frère, je ne me suis pas dissimulé que sa mort eût trouvé des vengeurs, et que son sang eût produit pour bien long-temps des semences de haines et de discordes ; voilà pourquoi j'ai promis de respecter ses jours. Si j'avais cru sa mort utile à vos intérêts, ce matin même j'aurais apporté sa tête à vos pieds, je vous aurais dit ensuite : prenez la mienne, réunissez dans le même tombeau votre ennemi et votre vengeur, régnez ensuite heureux et tranquille : mais mieux éclairé par la prudence, sei-

gneur, que vous par les remords, j'ai tout concilié; votre frère n'est plus à redouter pour vous, et jamais, en perdant le désir de le reprendre pour maître, vos peuples ne verront en vous un fratricide. — Ami trop généreux, comment acquitter un si grand bienfait; ah! dites-moi, quel Dieu bienfaisant vous inspira.... — Le moyen était simple, reprend froidement Ladislas, la connaissance du génie et des mœurs de la nation que vous allez gouverner, me l'ont suggéré; les habitans de la Bohême sont guerriers intrépides; leur chef, s'il ne peut les conduire au combat, ne sera pas long-temps chéri et encore moins obéi. Par mon ordre, Haromirius a perdu toute espérance de revoir le champ d'honneur; une nuit profonde l'environne pour jamais, et la lumière

du soleil ne brille plus pour lui.

A cette explication faite pour glacer d'horreur, et donnée si tranquillement, Uldaric baisse les yeux et garde un profond silence. Son frère n'a point péri, il existe encore, c'est tout ce qu'il voulait. Moins inquiet du sort d'Haromirius, que tremblant à l'idée d'un fratricide, il se rassure contre le tourment des remords, par la pensée qu'il a du moins sauvé ses jours. Ladislas, accoutumé à lire dans son ame, devine sa pensée, il le laisse jouir de cet instant d'illusion, ensuite il parle du projet d'éloigner leur triste victime du séjour de Prague, et de la reléguer dans quelque forteresse lointaine où elle puisse achever paisiblement une carrière troublée dans son cours par le plus terrible des orages. Le duc consent à tout, laisse Ladislas le maî-

tre de choisir le temps et le lieu de l'exil, et s'occupe avec activité des soins si nouveaux pour lui du gouvernement, moins encore pour satisfaire sa passion de régner, que pour se distraire de l'image importune et effrayante d'Haromirius sanglant et mutilé, redemandant en vain à la nature un seul rayon de lumière, dont la haine avait tari à jamais la source pour lui. Ladislas, arbitre du sort de son maître devenu son captif, s'éloigne avec lui et une escorte nombreuse de la capitale où règne Uldaric, et à travers la solitude des bois et l'épaisseur des forêts, il cherche un asile sûr où l'amitié fidèle, l'humanité gémissante ne puissent adoucir le sort d'Haromirius, et d'où ses partisans (s'il en reste encore à un prince malheureux), ne tentent point de l'enlever; sûr ensuite de

l'exécution de ses projets, il revient triomphant pour affermir son jeune souverain sur un trône encore chancelant ; celui-ci, reconnaissant des services de son favori, lui accorde sans peine toute sa confiance ; mais cependant l'histoire lui rend le témoignage d'avoir gouverné avec justice un état dont le crime seul lui avait donné les rênes. Tempérant par sa douceur et sa modération le génie sévère et fougueux de Ladislas, contenant dans de justes bornes ce torrent impétueux qui menaçait de renverser tout ce qui s'opposait à sa course, le duc de Bohême eut l'art, en acquittant la dette de la reconnaissance, de ne jamais enfreindre les devoirs de l'humanité, redevenus sacrés pour lui ; tant de soins lui gagnèrent le cœur de ses sujets ; on oublia que la révolte et la trahison

avaient été les premiers degrés qui l'avaient conduit au trône, et l'on pardonna le crime en faveur des vertus que montrait celui qui l'avait commis; mais si la multitude égoïste oublie si facilement un forfait qui la rend heureuse, le souverain vengeur des crimes de la terre ne s'appaise pas ainsi ; le repentir seul, et un repentir sincère peut désarmer son bras et suspendre son tonnerre, avant qu'il ne le fasse gronder sur la tête des coupables.

Les remords, ministres secrets de ses justices, commencent le châtiment ; heureux qui ne résiste pas à leur voix salutaire, et qui n'etouffe pas le cri intérieur de ce juge sévère, qui trace, aux yeux du coupable, sur tous les objets que lui offre la nature, ces mots effrayans : qu'as-tu fait? demande sinistre, répétée dans le calme des nuits, au milieu des

illusions d'un songe riant, parmi le tumulte des armes, dans l'ivresse de la victoire, au sein des grandeurs, parmi le tourbillon des plaisirs, et le doux concert des louanges que prodigue la flatterie ingénieuse : partout Uldaric entend répéter : qu'as-tu fait ? et voit l'image sanglante d'Haromirius qui le poursuit. Pour chercher à s'en distraire, lorsque la sûreté de la Bohême, ou les intérêts de sa gloire ne le forcent point à combattre des ennemis étrangers, il ceint le carquois, et le javelot à la main, il déclare une guerre plus innocente, mais non moins meurtrière aux hôtes paisibles des bois. Ni la majesté du monarque des forêts, ni l'agilité du cerf, ni l'adresse du renard, ni la force du sanglier, ni la férocité du tigre, ni la prudence de la gazelle, ni l'instinct sauvage du

loup, ni le vol rapide des habitans de l'air, rien ne peut les sauver des coups meurtriers d'Uldaric; ils tombent expirans sous la nue de ses flèches, et cette victoire du moins ne lui coûte ni larmes ni repentir. Un jour, jour à jamais mémorable pour le duc, il avait erré tout le matin dans l'épaisseur d'une antique forêt; accablé de fatigue, il goûtait, sur un gazon fleuri, et à l'ombrage d'un sapin au noir feuillage, le repos si doux, même pour le chasseur le plus intrépide, lorsqu'il vit arriver, à pas lents, un voyageur d'un aspect vénérable. Son front dépouillé avant l'âge, son regard attristé, sa démarche timide, son humble vêtement, tout à son aspect révélait le secret de son infortune. Quelques larmes qui roulaient, comme malgré lui, sur des joues sillonnées par la main

du temps, annonçaient aussi qu'il était encore plus malheureux que pauvre. A son aspect, Uldaric se sentit attendri. Sachons, dit-il dans son cœur, la cause des chagrins de cet inconnu; je veux les terminer, les adoucir. Du moins, hélas! que dis-je! ce sera t-il en ma puissance s'il s'est rendu coupable; comment retrouver le bonheur, tout le pouvoir des rois vient échouer contre cet écueil. Fortune, gloire, honneur, plaisirs, je peux tout lui rendre s'il a tout perdu; mais tes charmes, ô céleste vertu, surpassent les biens terrestres, et quand tu fuis loin de nous, rien ne peut consoler de ton abandon, ni dédommager de ton absence.

Le duc de Bohême rendait à peine ce glorieux témoignage à la fille incorruptible du ciel, que l'objet de sa

pitié était près de lui ; séparé de sa cour, errant en habit de chasse loin de ses favoris inquiets sûrement de son absence ; Uldaric n'annonçait point à des yeux peu exercés le maître de la Bohême ; rien ne pouvait en instruire un simple habitant de la solitude aussi absorbé dans sa douloureuse rêverie ; allait-il passer, sans le voir, auprès de son souverain ! mais celui-ci, qu'un intérêt indéfinissable attachait au sort du voyageur, l'arrêta. — Paisible et triste pélerin, dit-il, vous paraissez fatigué, pourquoi ne pas suspendre un instant votre marche rapide, pour goûter, sur ce banc commode, un repos que la chaleur du jour rend bien nécessaire ? d'ailleurs, si je ne me trompe, le poids de la douleur encore plus que celui des ans ralentit votre course ; si un jeune étran-

ger ne vous inspirait pas trop de défiance et que vous voulussiez consentir à lui confier vos chagrins, qui sait peut-être si le père des malheureux ne lui a pas donné le pouvoir comme le désir de les terminer? — Le père des malheureux, répète le voyageur, en élevant au ciel un regard où se peignait le plus vif désespoir, il m'avait rendu père aussi, et il m'enlève ma fille. J'avais perdu tous les biens qui font chérir la vie, mais elle me restait, je ne me plaignais pas. Si elle m'est ravie sans retour, ô Béatrix! je n'ai plus qu'à mourir; ensuite comme effrayé de ce reproche adressé à la Divinité: Non, Dieu des miséricordes, dit-il en tombant à genoux, non, elle ne m'est pas enlevée pour toujours; tu me la rendras, et réunis encore tous deux sous mon toit rustique, nous

bénirons ensemble tes bontés paternelles. Ah! pardonne ce désespoir où mon cœur s'est livré, mais j'abjure pour jamais une défiance outrageante envers un si bon maître. A cette exclamation énergique succéda un silence solemnel; l'infortuné semblait prier tout bas, et Uldaric respectait la piété vive de la douleur qui se résigne.

Après cette scène touchante, le voyageur, suivant les instancees réitérées d'Uldaric, prit place à côté de lui. Etranger malheureux, lui dit le monarque avec bonté, le peu de mots que vous venez de dire excite en moi un vif intérêt, faites-moi lire sans défiance dans votre cœur déchiré, peut-être aurai-je plus que vous ne le pensez le pouvoir de terminer vos chagrins, ou au moins de les adoucir. — Votre pitié, répond l'infortuné, est pour moi un premier

bienfait ; ah ! puisse-t-il être l'avant-coureur de celui que j'allais solliciter à Prague de la clémence de notre souverain ; pour être puissant, il ne sera sûrement pas inflexible, et pour être heureux, il ne sera peut-être pas inaccessible à la voix du malheur. — Non, reprend vivement Uldaric, non, il ne vous repoussera pas, je vous le promets ; moi-même je plaiderai votre cause auprès de lui. Ne craignez ni la hauteur des grands, ni les insultes des courtisans, ni les mépris des heureux du siècle, je saurai vous soutenir contre eux ; mais ne tardez pas à satisfaire mon tendre intérêt encore plus que ma vive curiosité ; que je sache le sujet qui fait couler vos larmes. — Seigneur, souffrez que je vous donne ce nom, car je vois bien que le sort vous fit naître dans un rang élevé, je m'adresse donc à vous sans dé-

fiance et je vais en peu de mots vous faire lire dans un cœur déchiré que la douleur oppresse.

L'infortune m'accueillit à mon entrée dans la carrière de la vie, hélas! de chutes en chutes je me vis pour jamais fixé dans l'état le plus obscur. Je n'en murmurai pas, j'espérais que les biens du cœur me dédommageraient de la perte de ceux de l'opinion, et que plus près de la nature je serais plus loin des maux de la société : résigné ainsi à mon nouvel état, je consacrai les faibles restes d'une opulence qui avait fui avec la légèreté de la poussière des fleurs emportée par le vent, à me procurer un asile obscur et tranquille. Une chaumière isolée dans un site sauvage, des troupeaux innocens les amis fidèles de l'homme, une tendre compagne, un enfant au berceau, une cons-

cience sans remords, un cœur pur et mes souvenirs : voilà quelle fut toute ma richesse. Long-temps ces biens suffirent à mon bonheur, et j'oubliai, loin d'un monde frivole et léger, les riantes fictions, les dangereuses chimères; le seul chagrin que j'éprouvai, ce fut de perdre celle que ma mère m'avait ordonné de chérir après sa mort. Ma vie s'écoula dans le travail industrieux, le doux repos et la culture des arts, consolateurs des malheureux et charmes des affligés; ils embellirent ma solitude. Bientôt un sentiment encore plus doux me rattacha à la vie, ma fille s'éleva près de moi comme un jeune arbuste qui pare de son feuillage verd le tronc desséché d'un chêne antique, et qui entourant de guirlandes de fleurs ses rameaux dépouillés par les vents orageux, leur rend l'éclat du printemps

printemps et la parure de l'été : ainsi Béatrix fut pour mon cœur l'ange tutélaire qui adoucit mes destinées. Que dis-je ! près d'elle et avec elle je ne regrettais plus rien : je pardonnais sans peine à la fortune ses caprices, au sort ses rigueurs, aux hommes leurs ingratitudes, au monde ses perfidies, aux grandeurs leur fuite rapide; j'étais père, ce seul titre faisait toute ma gloire et mon bonheur. — Quoi ! interrompit vivement Uldaric, la mort cruelle aurait tranché des nœuds si doux, une union si rare !

— Non, elle vit, mais je n'en suis que plus malheureux : écoutez la fin de ma déplorable histoire, et tremblez avant de dire dans votre cœur : il n'est pas de bonheur qui égale le mien : Ne connaissant pas l'avenir, j'osais le dire ; mais hélas ! il approchait

l'instant fatal où le génie de la haine se servit d'une imprudente pitié pour consommer tous nos maux. Je vais, seigneur, parler ici d'une catastrophe dont vous fûtes sans doute le témoin; si j'en crois le peu de mots qui vous sont échappés, votre rang vous fixe à la cour, mieux que moi alors vous avez pu observer les causes secrètes qui précipitèrent du trône un prince infortuné, digne par ses vertus d'un sort moins rigoureux. Etranger aux débats sanglans de l'ambition et aux intrigues tortueuses de la politique; j'appris à ma fille à chérir le maître que l'Eternel nous donnait, sans cesser de plaindre celui qu'un de ses impénétrables décrets renversait du rang suprême. La cruelle destinée d'Haromirius le conduisit dans une tour située dans la forêt que nous habitons. Béatrix le sut; la pitié l'inté-

ressa au sort d'un souverain qui avait tout perdu, même la lumière du jour. Ce contraste de sa situation passée, de son état présent, fit sur cette ame trop sensible une impression profonde; elle trouva doux, peut-être même beau, dans son obscurité, d'être utile à celui qui avait régné sur nous, et de rendre volontairement à son malheur des soins que l'ambition ne vend qu'au poids des honneurs. J'appris ses projets bienfaisans, j'eus la faiblesse d'y consentir; je croyais le duc de Bohême trop grand pour redouter un frère malheureux, et trop puissant pour vouloir persécuter une femme: j'espérais d'ailleurs que mon état simple et obscur ne pouvait faire ombrage, et qu'il serait un rempart contre les soupçons d'une révolte, qui était bien loin de nos cœurs: j'eus tort;

sans doute, mais que j'en suis cruellement puni : loin de tempérer l'imagination trop vive de ma fille qui s'élançait vers un malheureux pour le distraire de ses maux ; je secondai ses vœux et j'accompagnai ses pas. Dans les longues soirées de l'été, assis tous deux sous la fenêtre de sa prison, la douce voix de Béatrix apportait à son oreille des sons enchanteurs, tandis qu'adoucissant pour l'accompagner la sauvage harmonie de l'instrument si cher au Saxon, je donnais au sistre rebelle l'expression la plus touchante. D'autrefois nous chantions ensemble des romances analogues à son état; je déplorais, dans des vers moraux, le triste sort des princes de la terre, et j'invitais ceux que l'infortune accable à quitter par la pensée la région douloureuse de la vie présente.

pour se jeter dans le sein d'une éternité plus heureuse, qui s'avance également pour le juste comme pour l'impie. Souvent enfin, par le secours d'un moyen ingénieux, je parvenais à suspendre à ses barreaux les prémices de Pomone unis à ceux de Flore; il ne les verra point, disait Béatrix en soupirant, mais la douce saveur de ces fruits et le parfum de ces fleurs adouciront l'horreur de sa prison. Graces à nos soins, il aura peut-être un moment d'illusion, il se croira encore dans les jardins délicieux de Prague.

A ce tableau naïf des soins rendus à sa victime, Uldaric, oppressé par ses remords, posa la main sur son cœur palpitant, et s'écria: n'achevez pas, vous déchirez mon ame; puissances vengeresses du crime, où m'avez-vous conduit! L'étranger,

surpris du ton sinistre de celui qu'il ne connaît pas, et ne pouvant juger du degré d'intérêt qu'il prend à son récit, se lève tristement. Je vois, dit-il, que j'ai eu tort d'abuser si long-temps de votre attention, pardonnez un récit qui, je le vois bien, est devenu importun ; les malheureux sont prolixes. — Vous ne m'avez pas fatigué, dit Uldaric plus tranquillement, mais le temps nous échappe ; la suite qui environne mes pas nous rejoindra peut-être avant peu, hâtez-vous d'achever de m'instruire de votre sort. — Je touche au réveil funeste qui a détruit le songe riant de mon bonheur. Ces soins que nous rendions au prince malheureux étant toujours renfermés dans les bornes d'une respectueuse soumission pour le maître qui nous gouverne, l'arbitre de la destinée d'Haromirius

n'en prenait pas ombrage; souvent même il permettait à son captif de nous en récompenser par un mot obligeant, une expression de sensibilité, un témoignage de reconnaissance. Haromirius le faisait toujours avec une dignité noble, et une affabilité gracieuse qui auraient attendri même ses plus farouches persécuteurs. Les sons affaiblis de cette voix passant à travers les barreaux d'une tour, et qui nous étaient transmis sur l'aîle des vents, sans laisser jamais la possibilité de voir celui qui les prononçait, cette relation mystérieuse permise par la pitié, fondée sur la pitié, garantie par la pitié, que l'avenir ne permettait pas de récompenser, mais qui n'avait pas besoin du secours de l'espérance pour se soutenir, ce reflet touchant d'une infortune sans remède, qui embellis-

sait les plus légers adoucissemens donnés à ses maux, toute cette réunion enfin d'images touchantes fixait Béatrix et charmait son imagination.

Rien ne semblait devoir troubler cette espèce de culte rendu au malheur, lorsque l'humain et bienveillant chef des gardes d'Haromirius nous avertit de suspendre nos courses du soir au pied de la tour. Le favori de notre souverain arrive bientôt, dit-il; depuis qu'il a remis à ma garde le captif dont je réponds sur ma tête, il n'a point visité ces lieux; mais une lettre que je reçois à l'instant de Prague m'annonce qu'avant peu je le verrai; son caractère farouche et son génie défiant pourraient s'offenser d'une conduite que j'ai cru jusqu'à ce jour sans danger pour moi, sans conséquence pour Haromirius, et sans résultats fâcheux

pour

pour vous. Ladislas pourrait en juger autrement ; retournez sous votre toit solitaire, que la prudence vous y retienne enfermé jusqu'au départ de celui que je n'ai que trop de raisons de redouter. Il vous paraîtra peut-être imprudent, seigneur, que je répète ce langage devant un étranger, sans savoir si les liens du sang, ou les nœuds de l'amitié ne vous unissent pas à mon persécuteur ; mais trop désespéré pour craindre son pouvoir, et trop malheureux pour ne pas tout oser, je sollicite de votre justice la faveur de dire la vérité toute entière. Le permettez-vous ? — Oui, et quoique Ladislas soit cher à mon cœur, l'équité m'est plus chère encore. Eh ! bien, seigneur, apprenez un forfait épouvantable...... D'après l'avis de Boleslas, nous suspendîmes nos promenades à la tour

d'Haromirius ; Béatrix en gémissait, elle s'était faite une douce habitude de l'exercice de la bienfaisance, mais la raison et la prudence ne parlaient jamais en vain à son cœur.

Déjà huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Ladislas, et nous espérions toucher au moment si desiré de son départ, lorsqu'un soir, au moment où nos voix réunies chantaient une des romances favorites du captif, nous entendons frapper à la porte de notre humble hermitage. J'ouvre, non sans crainte; un sombre pressentiment s'était emparé de mon ame : hélas! il était bien fondé, depuis long-temps j'avais appris à connaître Ladislas. Je vois un guerrier au maintien farouche, à la taille élevée, aux regards scrutateurs qui, d'une voix où s'exprime le mécontentement, me dit : est-ce là votre fille? — Oui, seigneur, — N'avez-

vous qu'elle ? — Le ciel ne me rendit père qu'une fois. — Qui vous a conduit dans cette sauvage retraite ? — Le malheur. — Quels moyens d'existence y avez-vous apportés ? — Le travail, l'économie et la sobriété. — Votre nom ? — Le vieux Hermand. — Et celui de cette jeune personne? — Béatrix. — Votre état autrefois ? —Il fut élevé, mais mon ame encore plus;le sort ayant abaissé l'un,la fierté de l'autre refuse de se faire connaître à qui n'a pas le droit de m'interroger. — Voilà de la hauteur qui serait bien déplacée envers moi, si vous étiez ce que vous voulez paraître; cependant répondez. La famille du comte de Ranssbergg vous est-elle connue ?— Dans une obscure retraite le souvenir des grandeurs ne parvient plus jusqu'à moi. Quelle dissimulation, s'écria le guerrier avec empor-

tement, c'est pousser trop loin une réserve inutile : je vous connais mieux que vous ne pensez. — — Pourquoi donc chercher à obtenir de la menace des secrets qui ne sont pas un mystère pour vous ? Puisque vous connaissez mes malheurs, vous devez les plaindre et respecter un calme que j'ai acheté si cher. — Je puis encore une fois te le ravir. — Seriez-vous assez cruel pour le tenter ? Ah ! du moins épargnez celle qui n'a pu vous offenser. — Rodolphe, écoutez-moi, l'ambition me dirige ici plus que la vengeance, nos familles furent ennemies, je le sais, leurs divisions causèrent tous vos malheurs ; d'un mot je peux les finir : donnez-moi la main de Béatrix, et que Ladislas répare les emportemens de son père. — Ah ! m'écriai-je avec joie, ta feinte modération ne

peut me tromper, la vérité toute entière se découvre à mes yeux, je suis justifié dans l'esprit de mes maîtres, mon innocence est reconnue. — Oui. Mon père, au lit de la mort, effrayé de je ne sais quelle terreur panique, s'accusa de tous tes maux, en instruisit Haromirius, qui daigna le visiter dans ses derniers momens, et me fit jurer dans ses royales mains de te rendre, si jamais on pouvait te retrouver, et ta fortune et ton rang. Je le promis, Rodolphe, bien décidé à ne jamais tenir ce ridicule serment. Haromirius instruit de nos secrets fit en ta faveur, pour découvrir ta retraite, toutes les perquisitions possibles. L'élévation où le sort l'avait placé rendait son coup-d'œil perçant; je le craignais. Mon génie actif se servit de l'ambition du prince Uldaric pour le renverser du trône. Aujour-

d'hui je l'ai mis hors d'état de me nuire ; cependant le sort jaloux de mon bonheur semble l'avoir fait rencontrer encore une fois sur ma route, afin de le traverser. Du pied même du trône où la reconnaissance du souverain m'avait donné la première place, j'apprends par mes argus qu'un agriculteur obscur et une jeune fille timide possèdent sous un humble vêtement une éducation peu faite pour eux, et qu'ils emploient ces talens ignorés dans leur état à charmer les ennuis de mon captif. A cet avis, je crois t'avoir retrouvé, Rodolphe, je quitte Prague, et comme sur l'aîle même des vents, je fonds sur ma proie. L'absence, l'âge, les malheurs, le déguisement, rien ne peut cacher le comte de Ranssbergg aux regards scrutateurs de Ladislas, et je viens te demander si tu veux, en

m'accordant ta fille, légitimer la possession d'une fortune qu'une ruse coupable a mis seule entre mes mains. — Ladislas, réponds-moi comme si l'éternel t'interrogeait. Le remords a-t-il enfin parlé à ton ame ? — Me connais-tu assez peu pour le croire ? Non, Rodolphe, grace à l'heureuse étoile qui me dirige, je ne connais pas ces tergiversations d'une faible volonté qui ne permet d'être ni vertueux sans atteinte, ni coupable sans effroi ; je veux conserver tes biens, parce que leur possession contribue à mes jouissances, m'unir cependant à Béatrix et la replacer au rang de ses ancêtres, afin de me donner par cette action d'éclat une apparence de générosité, qui m'obtienne les suffrages d'une multitude abusée, qui, ne jugeant que les dehors des actions, me croira sensible et bon au moment

où je ne serai qu'adroit politique. Un autre que moi peut-être craindrait d'ouvrir ainsi son ame toute entière devant un ancien ennemi. Ladislas, plus fier, ne craint rien et se sent assez fort pour maîtriser sa destinée. Actuellement que tu connais mes projets, les motifs qui me dirigent, réponds sans défiance, que veux-tu faire ? — Si tes plans ne devaient influer que sur mon sort, ma réponse te serait bientôt connue, mais ils intéressent trop Béatrix pour que je puisse disposer de sa main sans consulter son cœur. Je veux y lire sans témoin, connaître ses vœux et m'y conformer. Désire, pour ton repos, qu'ils soient conformes à mes projets. Adieu, Rodolphe, demain à cette même heure je viendrai connaître le sort qu'il faudra que je te réserve.

En achevant ces mots, Ladislas

nous quitte. Laissé seul avec ma fille, nous crûmes tous deux avoir été le jouet d'un songe trompeur. Béatrix ne connaissait pas les secrets que Rodolphe venait de lui révéler ; elle croyait seulement qu'un hasard heureux m'avait mis à même d'obtenir une éducation au dessus de l'état où le sort m'avait fait naître. Je n'avais pas voulu ouvrir son ame à d'inutiles regrets, en lui parlant d'une grandeur que je devais croire perdue pour nous sans retour. L'avenir brillant qui s'offrait à elle ne put l'éblouir ; insensible à l'ambition, contente loin d'un monde qu'elle ne connaissait pas, et dont je ne lui avais peint que les dangers, elle m'avoua sans détour que l'hymen qui lui était offert ne lui inspirait que de l'effroi. O mon père ! me dit-elle en pleurant, si le toit rustique, où vous pa-

raissiez si heureux jusqu'à ce jour, vous est encore cher, si vos regards ne se tournent point avec envie vers le théâtre brillant des cours et vers la mer orageuse du monde, ah! laissons notre ennemi jouir sans partage d'une fortune qu'il a usurpée sans remords, et continuons à ne vivre que l'un pour l'autre. Vous chérir fut toujours ma seule félicité; si mes soins suffisent à la vôtre, je n'aurai plus rien à désirer. — A ce touchant aveu je mêlai des larmes bien douces, et j'assurai Béatrix que si j'avais pu me laisser séduire un instant par les propositions de Ladislas, ce n'aurait été que dans l'espérance de faire son bonheur, en lui rendant des grandeurs et des biens qu'elle n'aurait jamais dû perdre; mais que, puisqu'elle les voyait sans peine s'éloigner encore une fois d'elle sans

retour, j'y renonçais aussi avec joie, et que rien ne pourrait me décider à sacrifier ses goûts et ses désirs à une vaine ambition.

Cette résolution prise, le calme rentra dans nos ames, nous nous croyons libres de rester pauvres, obscurs, ignorés, sans persécution..... Quelle était notre erreur!... Ladislas revint à l'heure marquée. — Eh bien, me dit-il en franchissant le seuil de notre humble hermitage, qui voyez-vous en moi? Est-ce un fils ou un ennemi, un époux ou un persécuteur? — Ni l'un, ni l'autre, répondis-je avec tranquillité; Béatrix, insensible à l'état brillant que vous offrez de lui rendre, préfère le calme des champs et la solitude des bois, où ses premières années se sont écoulées, au théâtre dangereux des cours; pour moi je l'ai trop bien connu pour le

regretter : ainsi, Ladislas, jouissez sans partage de mes biens ; je vous les abandonne sans regrets : poursuivez le cours de vos projets ambitieux sans vous rappeler que j'existe encore, et croyez à la parole que vous donnent le comte de Ranssbergg et sa fille de ne jamais troubler vos succès, ni rappeler leur existence ; elle est finie.... Le vieux Hermand et Béatrix restent seuls pour s'aimer et se suffire l'un à l'autre. — Ennemi obstiné ! jeune fille crédule ! vous avez pensé l'un et l'autre que le choix vous serait permis, et qu'après vous avoir rendus dépositaires de tous ses secrets, le confiant Ladislas laisserait entre les mains de son ancien rival les moyens de le perdre et de renverser l'édifice d'une fortune qui lui a coûté si cher ; détrompez-vous. En ne voulant point partager ma puissance, il

faut qu'elle vous écrase. — Cruel ! au moins épargnez ma fille. — Elle a dédaigné mes offres, il faut qu'elle ressente mon courroux !

Pendant ce colloque barbare, la jeune infortunée, que la haine menaçait, perdit l'usage de ses sens; je lui prodiguai les soins les plus tendres, et tandis qu'occupé seulement du danger qui menaçait les jours de ma fille, j'oubliais notre persécuteur et ses menaces, tout à coup je vois fondre dans notre paisible retraite une troupe de gardes inhumains qui se dispose à nous charger de chaînes. A cet aspect terrible, je sens ma fierté renaître, et je m'écrie: Braves Allemands ! vous traitez en criminel le comte de Ranssbergg; hélas ! il conduisit jadis vos légions belliqueuses au champ d'honneur. — Le comte de Ranssbergg ! répète un des soldats

étonnés. — Cet homme est un imposteur, interrompit Ladislas ; d'ailleurs, quel qu'il soit, voici l'ordre de votre souverain, qui livre en mon pouvoir deux êtres suspects cachés dans cette forêt, qui ont essayé, par un complot criminel, de rendre à la liberté le prisonnier important que la sûreté de l'état force à retenir captif dans la tour que vous gardez. A la vue de l'acte royal, tout intérêt s'évanouit pour nous, nos fers s'appesantirent, et l'innocente Béatrix, en rouvrant ses yeux à la lumière, ne vit plus autour d'elle que l'appareil des châtimens réservés aux coupables. Séparés l'un de l'autre sans pitié, jetés tous deux dans un noir cachot, livrés sans distraction à toute l'amertume de notre sort, je pus réfléchir à la bizarrerie de ma destinée, qui me faisait passer suc-

cessivement de la cour à la tête des armées, du champ d'honneur à la plus profonde retraite, et de la paisible habitation des bois aux souterrains obscurs de la tour d'Haromirius.

Livré ainsi à l'amertume de mes souvenirs et à la terreur que m'inspirait un avenir dont je ne prévoyais que trop le terme, tremblant sur le sort de ma fille, gémissant de la voir entraînée dans le même abîme que moi, je ne sais combien de jours, d'heures, de momens je passai dans ces angoisses terribles ; mais tout ce que je puis vous assurer, c'est que le temps, qu'on nous peint aux ailes rapides et infatigables, cesse d'avoir de tels attributs pour les prisonniers, et qu'il se traîne quand ce sont des malheureux qui comptent sur son activité pour adoucir leurs maux. —

Comment, interrompit Uldaric, avez-vous pu vous soustraire au pouvoir de votre ennemi ? Quel génie bienfaisant a brisé vos fers ? — La reconnaissance, répondit Rodolphe. Le chef des guerriers sous la garde duquel nous étions, et que Ladislas avait choisi pour remplacer le trop humain Boleslas dans ces redoutables fonctions, apprit par ses soldats le véritable nom de son prisonnier. J'avais eu le bonheur de sauver ses jours autrefois dans une bataille; il avait conservé de ce bienfait un souvenir que le temps et l'absence n'avaient pu effacer. Lorsqu'un ordre du souverain eut rappelé à Prague mon persécuteur, il me laissa sans défiance au pouvoir de son ami, ne pouvant deviner qu'il avait dans son cœur de touchans motifs d'être le mien aussi. Une fois libre d'écouter la voix puis-

sante

sante du sentiment, Harispe se rendit secrètement dans mon cachot, obtint la confirmation de ses soupçons, reconnut dans son prisonnier son ancien bienfaiteur, et acquitta la dette sacrée de la reconnaissance en brisant mes fers. Instruit par lui que Ladislas avait été chargé subitement d'une mission importante et secrète en Moravie, qui le retiendrait quelque temps éloigné de la cour, d'après l'avis de mon libérateur lui-même, je profitai des ombres favorables de la nuit pour fuir sans délai la terre redoutable de la captivité; je voulais me rendre à Prague pour me jeter aux pieds de notre souverain, lui raconter les persécutions dont j'avais été la victime, solliciter de sa justice et de sa clémence tout à la fois le pardon de mes imprudences et le retour de ses bontés. — Vous

n'irez pas plus loin, dit Uldaric en se levant majestueusement, pour obtenir l'un et l'autre; mon pouvoir, je le sens, devrait s'offenser des soins que vous rendiez.... Mais glissons là-dessus, j'en dirais trop peut-être; et en voulant affecter la sévérité d'un juge, hélas! mon cœur me dit que je ne puis montrer que la tendresse d'un frère. Haromirius! Haromirius! pourquoi faut-il qu'une barrière insurmontable sépare deux cœurs que la nature avait destinés à s'aimer. En achevant ces mots d'un ton douloureux, Uldaric se laissa retomber sur le banc de gazon. Rodolphe se jette à ses pieds : O jour trois fois heureux! dit-il, je peux donc rendre sans crainte l'hommage dû à mon souverain. Depuis l'instant où vous avez daigné m'inviter à vous confier mes chagrins, j'ai reconnu en vous

le maître de la Bohême; tranquille sous votre royale égide, j'ai osé vous détailler sans crainte l'origine et l'étendue de mes malheurs; ils sont terminés, puisque vous m'avez entendu. Oui, si j'en crois le pressentiment de mon cœur, Ladislas, je n'aurai plus rien à craindre de ton pouvoir, et Béatrix me sera rendue. — N'en doutez pas, comte de Ranssbergg, je réparerai les excès où une aveugle ambition l'a entraîné. D'ailleurs il est de ma justice de vous faire oublier les persécutions exercées en mon nom contre le malheur sans appui et la jeunesse sans défense. Cette touchante explication venait à peine d'être terminée, que la suite du duc, inquiète de son absence, et après avoir battu tous les détours de la forêt pour le trouver, arriva accablée de fatigues.

En revoyant leur maître, un cri de joie échappe à cette troupe fidèle, Uldaric, sensible aux expressions de leur amour, témoigne sa satisfaction d'être aussi tendrement aimé; ensuite, sans entrer avec ses favoris dans aucune explication, le duc ordonne à un de ses écuyers, celui qui lui est le plus cher, de céder son coursier au vieillard qu'il voit à ses côtés, et de veiller sur sa marche, afin que rien ne puisse la troubler. L'écuyer, interdit et mécontent, obéit en regardant d'un air de surprise le nouvel objet des bontés de son maître. Rodolphe lit dans son cœur : jeune homme, dit-il en s'élançant sur le fringant coursier avec l'adresse de ses premières années, les soins qu'on vous ordonne de me rendre n'ont rien qui puisse vous avilir, mais je vous en dispense; les glaces de la vieillesse

n'ont point encore appesanti mon bras, et cette lance qui brille dans vos mains ne serait peut-être pas plus déplacée dans les miennes, si je voyais les jours de notre bien-aimé souverain en danger. Uldaric sourit à cette saillie du comte, et lui en témoigne sa satisfaction par un éloge obligeant, ensuite il lui ordonne de guider leurs pas vers le toit paisible qui, pendant si long-temps, lui servit d'asile.

Rodolphe obéit. La route n'en était pas difficile ni le terme éloigné. En y arrivant, le comte s'écria: salut, sauvage retraite, où j'avais trouvé le bonheur; campagnes solitaires qui m'aviez rendu le repos, je vous salue. A peine achevait-il cette touchante invocation, que la porte de son humble hermitage s'ouvre avec impétuosité; on n'entend plus que

ces mots : tu m'es donc rendu, ô mon père! c'est pour toujours. Et l'on voit le tableau ravissant d'un père et d'une fille dans les bras l'un de l'autre, se tenant étroitement serrés, et répandant les douces larmes de la joie et du sentiment. Tout à coup Rodolphe, s'arrachant des bras de sa fille, tombe avec elle aux genoux d'Uldaric : O mon maître! lui dit-il, c'est à vos bontés que je dois cet instant si doux; recevez-en l'hommage. — C'était en mon nom, dit Uldaric, qu'on faisait couler vos larmes, il était de mon devoir de les sécher ou plutôt de ne vous en faire répandre que de bonheur. Tandis que vous guidiez mes pas dans ce paisible séjour, le ministre de mes graces brisait les fers du touchant objet de votre tendresse, et ramenait votre fille au toit paternel, d'où la haine l'avait arrachée

inhumainement. Ne craignez plus ses poursuites, vivez sans alarmes l'un et l'autre; Uldaric est assez puissant pour vous défendre du courroux de Ladislas, et assez équitable pour vous venger de son oppression. — Ah! seigneur, point de vengeance, s'écria la douce voix de Béatrix; dans ce beau jour, qui me rend un père et qui me fait connaître mon souverain, pourrais-je conserver des ressentimens et nourrir des haines? Ne parlons plutôt que de reconnaissance et d'amour; reconnaissance envers l'éternel arbitre de toutes choses qui a disposé votre cœur à s'attendrir sur nos maux; amour envers le maître généreux qui les a terminés. — Puisque vous le voulez, femme trop généreuse, je pardonne à Ladislas, ou plutôt je réserve à son crime une punition aussi nouvelle que l'offense

qu'il vous a faite à été grande. Toute la cour d'Uldaric, étonnée de ces mots, attendait avec impatience l'explication des projets du prince; mais ne voulant pas anticiper sur les événemens qu'il méditait à l'avenir, le duc s'éloigne en laissant le comte de Ranssbergg et sa fille bien étonnés de la bizarrerie de leur destinée, ainsi que de l'heureux dénoûment de la plus triste des aventures.

De retour à Prague, Uldaric envoie un ordre positif à Ladislas de se rendre près de lui, et charge ses deux envoyés de ne pas le perdre de vue un instant. Ceux-ci, fidèles aux ordres qu'ils ont reçus, accompagnent jusqu'au palais le favori disgracié, qui était bien éloigné de se croire gardé comme prisonnier, et qui considérait au contraire ce prompt retour près d'Uldaric comme le signal

gnal

gnal de nouvelles faveurs, et comme un acheminement à ses projets barbares.

En revoyant son ancien ami, Ladislas ne s'aperçut d'aucun changement dans ses manières. Uldaric pouvait dissimuler, il n'aimait donc plus..... Après les détails de sa mission secrète, le duc de Bohême demanda au persécuteur de Rodolphe s'il ne trouvait pas qu'une si courte absence eût apporté du changement et de l'altération dans ses traits. Ladislas répondit en courtisan. Le duc continua : c'est que depuis ton départ il s'est passé dans mon cœur et dans mes idées une révolution bien étonnante. — Quoi! interrompit Ladislas d'un air surpris et contraint, auriez-vous accordé à la Bohême l'objet de tous ses vœux, seriez-vous fixé sur l'heureux objet qui doit captiver

votre tendresse, aimeriez-vous enfin? — Non: ce cœur malheureux, dévoré de remords, brisé par l'agitation d'une conscience coupable, ne connaît pas le charme d'un sentiment doux et paisible; tout ce qui ne me parlerait pas d'une victime trop chère, tout ce qui ne me rappellerait point Haromirius, n'aurait pas le pouvoir d'arriver jusqu'à moi, et c'est précisément ce charme irrésistible qui m'entraîne aujourd'hui vers celle que je désigne pour partager une puissance, hélas! qui m'a coûté si cher. Ce motif, le désir de réparer les injustices d'un ami coupable, que mes crimes m'ôtent encore plus que mes affections le droit de punir, la pitié touchante qu'inspire la vertu aux prises avec l'infortuné, tous ces motifs si puissans ont dirigé mon choix. — Et peut-on connaître le nom de la future souve-

raine de la Bohême ? — Vous allez l'apprendre, comte Ladislas de Manfredy : c'est vous que je charge de porter en mon nom les marques de la dignité royale à la comtesse Béatrix de Ranssbergg. L'asile modeste où vous la trouverez est peu fait, je le sais, pour elle ; mais en la plaçant sur un trône qu'elle est si digne d'occuper, je répare les injustices du sort, les caprices de la fortune, et les crimes de mon ami.

La foudre qui tombe en éclats auprès du voyageur tranquille, et qui brise à ses yeux l'arbre hospitalier près duquel il croyait avoir trouvé un asile, ne produit pas plus d'effet sur lui, que n'en opéra sur Ladislas ce peu de mots prononcés par Uldaric avec une dignité majestueuse. Pâle, tremblant, consterné, il ne trouvait aucune expression pour ré-

pondre à son souverain, devenu dans un seul moment son accusateur, son juge et son bourreau, car la sentence prononcée contre lui humiliait plus le persécuteur de Rodolphe, et lui paraissait mille fois plus affreuse que la mort même ; enfin après un long silence, que le duc ne cherchait pas à rompre, le fier Ladislas tombe aux pieds d'Uldaric.
— Seigneur, lui dit-il, vous voyez humilié à vos genoux celui qu'une tendre amitié pour vous rendit un homme cruel et un sujet prjure : je ne viens pas ici retracer les services que j'eus le pouvoir de vous rendre, ni vous dire que peut-être il m'en eût moins coûté pour ceindre moi-même le diadême que pour en orner votre front ; le souvenir de mon dévoûment passé mériterait, je crois, de votre part, un peu plus de ménagement,

la vérité toute entière vous est connue, à ce que je vois ; eh bien ! puisque Rodolphe vous est plus cher que Ladislas, frappez ce cœur qui vous fut trop fidèle; en mourant, mon dernier regard se tournera encore vers vous, mais du moins je n'aurai pas la douleur de me voir condamné par mon souverain à orner la pompe triomphale de mon ennemi.

Ladislas, répond Uldaric d'une voix émue, ne me rappelle pas tes funestes services; plût à Dieu que je n'eusse pas eu un ami comme toi, Haromirius serait encore maître de la Bohême, Uldaric serait resté vertueux ; mais ne retraçons pas ici de funestes souvenirs. Quels que soient les moyens qui m'ont placé sur le trône, je règne, et le duc de Bohême ne peut se conduire envers le persécuteur du comte de Ranssbergg,

comme Uldaric agissait avec Ladislas; égaré par la haine et l'ambition, tu as fait en mon nom le malheur de deux êtres intéressans et vertueux, il faut le réparer; j'ai prononcé la sentence, tu connais ma volonté; elle doit s'accomplir. — Seigneur, reprit Ladislas en quittant la posture humiliée qu'il avait prise, et se relevant avec fierté, connaissez-vous les motifs de ma haine contre Rodolphe? — Non, je ne régnais pas encore, vous le savez, Ladislas, lorsque le comte de Ranssbergg, accusé de haute trahison auprès d'Haromirius, fut condamné à perdre son rang et la vie; votre père fut son accusateur et reçut pour récompense du service qu'on croyait qu'il rendait à l'état, la fortune et les dignités de Rodolphe; ce que devint cet infortuné fut un mystère pour moi, jusqu'à l'ins-

tant où je le rencontrai dans la forêt. Ses aveux m'apprirent alors qu'il était innocent; mais j'ignore encore quels motifs ont pu déterminer votre famille à persécuter celle du comte de Ranssbergg. — Désirez-vous, seigneur, les connaître? — Oui; Ladislas devant prononcer entre vous deux, il est du devoir d'un juge équitable de connaître la vérité. — Eh bien! je vais vous la dire toute entière.

Alfred de Ranssbergg, père de Rodolphe, et Arthur de Manfredy, dont j'ai reçu le jour, naquirent tous deux dans le château dont je porte le nom, et qui était la demeure héréditaire de mes aïeux. Nés du même sang, élevés ensemble, destinés par la nature et l'éducation à s'aimer et se chérir, rien ne semblait devoir troubler, à ce qu'il paraissait, une si douce union; mais hélas! l'espé-

rance qu'en avaient conçue la mère d'Alfred, et celle d'Arthur, fut bientôt trompée. Dès le berceau, les deux cousins montrèrent l'un pour l'autre une jalousie extrême, qui se manifestait à la moindre occasion d'une manière effrayante. Si l'aimable Blanche pressait le fils de sa chère Amélie sur son sein, Alfred jetait des cris perçans. A son tour, Arthur était au désespoir si la comtesse de Manfredy montrait de l'attachement pour Alfred ; et c'est ainsi que dès leur entrée dans la vie, nos pères étaient destinés à se haïr. L'âge et la raison semblèrent enfin ramener leur ame à des sentimens plus doux ; la prudence des deux sœurs et la force des exemples d'union dans le château y amenèrent le calme ; mais bientôt un événement tragique et inattendu vint y jeter de nouvelles semences de dis-

corde; mon aïeul périt à la fleur de son âge, victime du terrible fléau de la guerre. Cette nouvelle, apportée à sa triste compagne sans ménagement, lui donna le coup de la mort; elle succomba bien jeune à sa douleur et mourut en donnant le jour à une fille qu'on appela Anatole, et qui ne devait jamais avoir le bonheur d'éprouver la protection d'un père, ni les douces caresses d'une tendre mère.

Arthur devenu, par la mort prématurée de ses parens, comte de Manfredy, montra beaucoup plus de douleur à la naissance d'Anatole qu'à la perte de sa mère: une sœur lui enlevait la moitié de sa fortune, et c'est ce que mon père ne pouvait lui pardonner. La comtesse de Ranssbergg devenue, par la mort d'Amélie, la mère de ces enfans, leur prodigua tous ses soins; bientôt sa tendresse

pour eux fut si vive, que la belle Anatole et l'impétueux Arthur semblaient balancer dans son cœur l'amour qu'elle portait à son fils. Alfred, loin de montrer pour sa jeune cousine l'éloignement qu'il avait pour son frère, la comblait des plus douces caresses ; plus âgé qu'elle de plusieurs années, il avait pour cet aimable enfant les soins d'un protecteur, la tendresse d'un frère, et bientôt l'amour d'un époux. Madame de Ranssbergg s'aperçut des sentimens de son fils et de la reconnaissance qu'ils inspiraient à sa jeune pupille ; loin d'en être alarmée, elle chercha soigneusement à les nourrir: l'hymen d'Alfred et d'Anatole avait été depuis la naissance de cette dernière l'objet de tous ses vœux ; leur affection mutuelle semblait lui en faire espérer l'accomplissement. Arthur, plus éclairé encore par sa haine contre Alfred et

contre Anatole que par son intérêt, eut bientôt pénétré les projets de Blanche. Furieux à l'idée qu'il serait forcé de partager sa fortune avec sa sœur et que, par son hymen, ses belles possessions passeraient dans la famille de Ranssbergg, mon père jura dans son cœur que jamais Anatole ne porterait ce nom détesté; il était bien jeune lorsqu'il en prononça le serment solemnel, et malgré la différence d'âge qui se trouvait entre son cousin et lui, la force de la haine triompha dans sa cause sur l'expérience de l'âge et la force de l'amour.

La comtesse de Ranssbergg qui, depuis la mort de sa sœur, traînait ses jours dans de longues souffrances physiques, termina une carrière consacrée uniquement à la vertu, elle descendit dans la tombe, en prononçant le nom d'Amélie, en priant

Arthur de protéger l'amour d'Anatole et d'Alfred, et de les unir aussitôt que cela serait possible. Le comte de Manfredy, accoutumé à dérober à tous les regards ses pensées, promit à celle qui lui avait tenu lieu de mère, d'accomplir ses désirs. Blanche, qui n'avait pas l'habitude de lire dans son cœur, crut sans peine à sa parole, et dans son lit de mort unissant la main de son fils à celle d'Anatole, elle leur dit d'une voix mourante : Aimez-vous toujours, chérissez ma mémoire, et que votre vie soit plus heureuse que la mienne. Après sa mort, Alfred au désespoir entra au service, résolu d'attendre le moment où Anatole pourrait s'unir à son sort. Arthur suivit la même carrière, et sa sœur fut mise au couvent jusqu'à l'époque où, d'après ses vœux, elle deviendrait comtesse de Ranssbergg. Pendant ce temps, mon

père, qui méditait dans son cœur les moyens d'empêcher cette union, en ressentit encore plus de désir par la passion qu'il conçut pour la fille d'un palatin de Moravie. Ernestine, jeune, belle, riche et d'une naissance illustre, subjugua bientôt le comte de Manfredy; il sollicita vivement la faveur de devenir son époux. Le palatin répondit que l'alliance qu'on lui proposait serait bien convenable, si Arthur était resté, comme on le croyait, fils unique, mais que la naissance d'Anatole, en diminuant ses droits, devait aussi diminuer ses prétentions, et que la belle Ernestine avait assez d'avantage pour porter ses vues plus haut.

Le refus de l'ambitieux palatin porta le désespoir et la rage dans le cœur d'Arthur, il résolut de forcer Anatole à renoncer au monde et à ses richesses pour les réunir toutes

sûr sa tête. Enivré de cet espoir, il obtint sans peine, du père d'Ernestine, de ne pas disposer de la main de cette belle personne jusqu'à son retour; et, quittant la Moravie, il prit la route du paisible asile où vivait heureux et calme l'objet de sa haine. Anatole, en revoyant son frère, ressentit une joie vive qui fut bientôt troublée par les menaces et les imprécations qui suivirent son arrivée. Jure-moi, lui dit Arthur avec emportement, jure-moi, au nom de ce que tu as de plus cher, de renoncer à la main d'Alfred, et de prendre ici le voile sacré, autrement ta mort et la sienne deviendront le prix de ta résistance.

Frappez mon cœur, répondit Anatole en pleurant, il s'offre à vos coups; mais, au nom de votre mère, de la mienne, respectez les jours d'Alfred; qu'a-t-il fait pour s'attirer votre haine ? — Il t'aime, il veut

devenir ton époux, et j'ai juré, dans mon cœur, que jamais cette détestable union ne se ferait. Anatole, me connaissez-vous ? — Que trop pour mon malheur. — Savez-vous de quoi je suis capable ? — Hélas ! oui. — Eh bien, redoute ma fureur ; la haine, l'amour, l'ambition et le désespoir règnent dans mon cœur ; juge si tes pleurs peuvent l'attendrir ; Anatole, Anatole, au nom du ciel, prends pitié de ta jeunesse, de celle d'Alfred ; sauve les tous deux de mes coups. — Arthur, vos regards me font trembler, que faut-il faire ? — Signer cet écrit, ou de ce pas je vole percer le sein de celui que ton cœur chérit. — Cruel, l'ai-je bien entendu ? ni la voix du sang, ni les larmes de l'amitié, ni le cri de l'humanité gémissante, rien ne peut te fléchir. — La voix de mes passions est plus forte ;

pour les satisfaire rien ne me coûtera. Si tu persistes à vouloir être l'épouse du comte de Ranssbergg, malgré mes menaces, Anatole, entends la promesse que je te fais sous ces voûtes sacrées; tu seras son meurtrier; je porterai les coups, mais toi seule les dirigeras.— Cruel Arthur, malheureuse Anatole ! barbare, que faut-il faire pour te désarmer ? — Me donner ta foi de renoncer à jamais à l'odieux Alfred. — Je le jure. — De prendre dans ces lieux le voile sacré. — Arthur, reprit Anatole, avec un sourire amer, j'ai pu, sans mourir, prononcer le serment de renoncer au comte de Ranssbergg, et tu crois que j'hésiterai à sacrifier ma liberté..... J'ai lu dans ton cœur: ce sont mes biens que tu veux..... Sois content; ils sont à toi..... Ma vie bientôt aussi..... Adieu, respecte les jours d'Alfred,

d'Alfred, et accomplissant ta promesse, compte sur la mienne. L'infortunée s'éloigna en achevant ces mots. Le comte de Manfredy, satisfait d'avoir obtenu l'objet de ses vœux, quitta l'asile où pleurait Anatole, et revint triomphant auprès d'Ernestine. Le palatin, en voyant l'acte de mademoiselle de Manfredy, où elle renonçait à tous ses biens en faveur de son frère, consentit bientôt à l'union que désirait Arthur, et ce dernier devint l'époux de celle qu'il aimait.

Tandis que, paisible possesseur des biens d'Anatole, il goûtait dans ses vastes domaines les jouissances de l'amour et celles de l'ambition, que faisaient ses tristes victimes? Alfred comptant sur la tendresse de sa cousine, et ne prévoyant pas l'obstacle qui s'opposait à son bonheur,

vivait tranquille en attendant le jour fortuné qu'il avait choisi pour s'unir à la beauté qu'il aimait plus que sa vie. Uniquement occupé des travaux de Mars, et des espérances de l'amour, il était heureux, lorsqu'un jour il reçut une lettre d'Arthur; cette marque de souvenir, de la part d'un homme qui le traitait avec la plus grande froideur, surprit le comte de Ranssbergg; il ouvre avec empressement, mais que devient-il en lisant la lettre suivante?

Arthur de Manfredy au comte d'Alfred de Ranssbergg.

« Si j'avais pu me flatter, Alfred,
» de vous être cher, je me serais em-
» pressé de vous faire part de l'u-
» nion que je viens de contracter
» avec la comtesse Ernestine, fille
» du comte palatin de Moravie, et

» je vous aurai engagé, comme
» mon plus proche parent, à venir
» en être témoin; mais comme l'ex-
» trême froideur qui règne entre nous
» depuis long-temps ne peut laisser
» d'illusion à cet égard, j'ai cru de-
» voir vous épargner une fatigue
» ennuyeuse, et qui aurait pu deve-
» nir cruelle pour votre ame sensible,
» à cause des souvenirs que l'image
» de mon bonheur vous aurait pu
» rappeler. Que ce mot, Alfred, pré-
» pare votre cœur à l'étonnante nou-
» velle que j'ai à vous annoncer:
» Anatole renonce aux avantages que
» lui promettait son union avec vous,
» et préfère la solitude du cloître
» aux charmes du monde; je n'ai
» pas lu dans son cœur; mais j'ai
» de fortes raisons de croire que le
» souvenir de la promesse qu'elle
» avait faite à votre mère mourante,

» n'a pas eu la force de la garantir
» des tourmens d'une passion mal-
» heureuse, et que la mort de l'objet
» de sa tendresse, a pu seule la dé-
» terminer au parti qu'elle prend.
» C'est avec regret que je renonce à
» la douceur de vous donner le nom
» de frère, et que je me vois forcé à
» n'avoir d'autre titre avec vous que
» celui de votre cousin ».

ARTHUR.

Cette lettre renfermait un billet d'Anatole pour Alfred, qui ne contenait que ce peu de mots :

Entraînée par l'ascendant d'un pouvoir suprême auquel je ne puis résister, je renonce au monde, à la vie, à votre cœur, Alfred. Pour ne pas trahir un serment redoutable, j'enfreins celui que je prononçai entre les mains glacées de

votre mère expirante, et je vous abandonne, vous, son fils chéri, vous dont je promis de faire le bonheur. Alfred, croyez à la parole que vous donne Anatole, de ne pas survivre à son malheur ni au vôtre.

La lecture de la lettre d'Arthur et des adieux de sa sœur jeta le comte de Ranssbergg dans un état difficile à peindre; mais bientôt en relisant les expressions du comte de Manfredy, l'indignation fit place dans son cœur aux regrets qu'il donnait à la perte d'Anatole. Je suis trahi, s'écria-t-il vivement, je pourrais regretter celle qui m'a outragé; l'ingrate a donné son cœur à un autre objet, et Alfred aurait la faiblesse de la laisser régner sur le sien; non, non, jamais, bannissons un importun souvenir, et faisons choix d'une autre compagne.

Depuis ce jour fatal pour son repos, Alfred, le sensible Alfred fait tous ses efforts pour cesser d'aimer Anatole ; ce fut en vain. L'image d'Anatole succombant à sa douleur, le poursuivait par-tout. Dans des instans de colère, il voulait aller mourir près d'elle, expirer de douleur à ses pieds ; dans des instans d'attendrissement, il la voyait languissante, pleurant sur son propre ouvrage, et appelant Alfred pour la délivrer des chaînes qu'un aveugle désespoir lui avait fait prendre. Combattu ainsi entre le dépit, la tendresse, flottant entre la haine et l'amour, sa vie s'écoulait dans l'amertume et la douleur, lorsqu'un jour le page chéri qu'il avait auprès de sa personne lui remet une lettre. Alfred reconnaît l'écriture d'Anatole, il repousse le papier loin de lui, et

ne peut se résoudre à l'ouvrir. Que me veut cette femme artificieuse, dit-il avec indignation? n'est-elle pas contente d'avoir fait le malheur de ma vie? Cependant si, ramenée vers moi par l'attrait du doux sentiment qui unit notre enfance, elle implorait mon ancienne affection pour elle, si Anatole consentait à vivre encore pour moi, lâche Alfred, tu pourrais lui pardonner: ah! éloignons les expressions mensongères qui me séduiraient peut-être. En achevant ces mots, le comte de Ranssbergg jette avec emportement la lettre d'Anatole dans un brasier ardent; la flamme saisit le papier, il est prêt à être consumé. En le voyant se détruire sous ses yeux, Alfred sent un regret involontaire, il croit perdre de nouveau Anatole sans retour, et entraîné par un mouvement irrésis-

tible, il s'élance pour ravoir la lettre, il en ressaisit des fragmens presqu'illisibles ; transporté de joie, il les réunit avec adresse, et déchiffre ce peu de mots :

Avant de quitter le monde, je ne puis vous laisser croire que votre Anatole soit coupable : Alfred, je n'ai renoncé à votre cœur qu'afin de sauver vos jours. Bientôt une barrière insurmontable sera posée entre nous ; plaignez votre amie, mais ne l'accusez pas.

Le comte de Ranssbergg ne peut en lire davantage, il en sait assez. Un voile impénétrable lui cache les motifs de sa conduite, mais elle assure que son cœur n'a pas changé, qu'elle est fidèle ; Anatole régnera toujours sur les affections d'Alfred. Heureux de cette explication, le comte de Ranssbergg oublie la distance

tance qui le sépare de mademoiselle de Manfredy, les sermens qu'elle a dû prononcer, l'obstacle qui détruit à jamais ses espérances; Alfred oublie tout, il est aimé, il peut encore être heureux.

Dès le soir même, le comte de Ranssbergg, suivi d'Isidore son page fidèle, prend la route de l'asile saint où habite son amie; en arrivant à l'entrée du monastère, Alfred entend retentir toutes les cloches; ce bruit annonce une fête solemnelle. Il songe qu'il ne peut plus y en avoir pour son Anatole, et Alfred soupire. Bientôt les voûtes du monastère retentissent des coups redoublés dont la main impatiente du comte ébranle les portes. Effrayée du bruit, une religieuse vient ouvrir en tremblant, et demande à voix basse, qui peut amener des voyageurs au couvent. — Je

demande à voir la comtesse Anatole de Manfredy, répond Alfred vivement. — Nous n'avons plus ici, reprend la religieuse, de comtesse de Manfredy ; celle qui portait ce nom le quitte pour jamais ; dans cet instant elle renonce aux grandeurs fugitives et trompeuses du monde pour prononcer les vœux irrévocables qui l'attachent à cette heureuse retraite. — Elle est encore libre, s'écrie Alfred vivement, non, elle ne les prononcera point ; et s'élançant dans le monastère, il entre dans l'église intérieure au moment où l'intéressante Anatole arrivait près des marches de l'autel ; il voit le pontife saint qui se dispose à l'interroger, il redoute qu'elle ne prononce un serment irrévocable, et il s'écrie d'une voix imposante : arrêtez, Anatole, craignez un parjure.

A ces accens qu'elle ne reconnaissait que trop, mademoiselle de Manfredy se retourne, voit Alfred, lève ses mains suppliantes vers lui, et tombe sans connaissance. Tandis qu'on cherche à la rappeler à la vie, la sensible abbesse demande à voir l'étranger qui a causé le trouble et l'effroi dans un instant aussi solemnel. Admis auprès d'elle, le comte de Ranssbergg lui raconte en peu de mots sa déplorable histoire, et la termine en assurant qu'il veut arracher Anatole à l'oppression, et qu'il ne sortira de ce séjour qu'avec le titre de son époux. L'abbesse, surprise de ce touchant récit, demande avant de prononcer sur un sujet aussi intéressant, à interroger mademoiselle de Manfredy. — J'y consens, répond Alfred, oui, madame, voyez-la, et si

sa bouche vous assure qu'elle ne m'aime plus, je renoncerai à sa main sans effort; mais si l'ingénue Anatole vous avoue ses sentimens pour moi, promettez-moi de protéger notre union. — Oui, comte de Ranssbergg, comptez sur ma parole; si vous êtes tous deux victimes d'un odieux complot, je vous réunirai. En quittant ce séjour, vous bénirez mes soins, et vous chérirez mon souvenir.

L'abbesse s'éloigne alors pour rejoindre Anatole; en la revoyant, cette infortunée se précipite vivement dans ses bras: ô ma mère, lui dit-elle, ô vous qui me tenez lieu de tout ce que j'ai perdu; dites-moi, est-ce un songe? j'ai cru voir Alfred à la grille, ses regards étaient menaçans, sa voix terrible me reprochait mon parjure, comme s'il m'eût vue

prête à m'unir à un autre, et comme si j'étais coupable en me dévouant pour sauver ses jours.

Anatole, répondit l'abbesse, le ciel, touché de vos malheurs, a permis qu'un événement extraordinaire ait suspendu l'imposante cérémonie qui devait vous lier pour jamais; il voulait sans doute vous épargner un regret tardif, et à moi la douleur d'avoir consenti au sacrifice que vous vouliez faire sans en bien connaître le motif. Puisque, grace à sa bonté, vous êtes encore libre, j'exige de votre amitié de m'instruire sans détour des événemens importans de votre vie; confiez-moi vos chagrins, vous trouverez dans mon ame une sensibilité vive et profonde comme votre douleur, et peut-être dans ma vieille expérience des ressources pour l'adoucir.

9..

A cette demande inattendue mademoiselle de Manfredy soupira; mais le ton de bonté, avec laquelle l'abbesse la lui faisait, ne lui laissait point le courage de s'y refuser; elle retraça donc en pleurant l'histoire des emportemens de son frère et de ses malheurs. Quand son récit fut fini, l'abbesse lui dit en la serrant contre son cœur : vos peines ont été bien grandes, ma chère Anatole, mais je crois et j'espère que je pourrai les terminer; je n'ai plus qu'un mot à vous demander : Alfred vous est-il encore cher ? — Oh ! ma mère, plus que ma vie. — Adieu, mon enfant, prenez courage, vous pouvez encore être heureuse.

En achevant ces mots, l'abbesse s'éloigna pour rejoindre le comte de Ranssbergg, qui s'écria en la revoyant: — *Que dois-je craindre* ou que faut-

il que j'espère?—Tout,puisque mademoiselle de Manfredy n'a point cessé de vous aimer.— Elle vous l'a dit. — Oui, et d'une manière bien expressive. — Je suis le plus heureux des hommes. Arthur,je défie ta haine et tes menaces. - Que prétendez-vous donc faire?M'unir dès cet instant à mon Anatole; ma mère à son lit de mort la nomma d'une voix éteinte la compagne de ma vie; je n'ai plus de parens, elle est libre. Qui pourrait donc me la ravir? — Son frère.— En lui laissant la fortune d'Anatole, que peut-il encore désirer? — Mais la promesse sacrée qu'elle a faite de renoncer à vous.— La force, la violence la lui arrachèrent; son cœur ne l'a point ratifiée; son cœur, dans cet instant, l'abjure. — Eh bien! Alfred, je crois que, d'après vos raisons et la force de vos droits, Anatole ne peut se

9....

refuser à l'hymen que vous lui offrez. Je vais la préparer au bonheur qui l'attend, et, dès la fin du jour, mon amitié la remettra sous votre protection.

Mademoiselle de Manfredy, en apprenant ce qui se passait au couvent, éprouva une joie bien vive. L'idée du serment qu'elle avait prononcé ne se présenta pas une seule minute à son esprit; enivrée de joie, de bonheur, pénétrée de reconnaissance pour le procédé généreux d'Alfred qui consentait à la prendre sans fortune et sans éclat, elle promit dès le jour même de s'unir au comte de Ranssbergg, se flattant que la haine de son frère serait désarmée par les richesses qu'elle lui abandonnait, et qu'il ne lui viendrait pas seulement dans l'esprit de troubler leur félicité. Pauvre Anatole, quelle était ton erreur!....

Dès le soir même, Alfred et sa compagne quittèrent le couvent, et prirent la route d'une terre que possédait le comte de Ranssbergg aux environs de Prague. Mon père apprit leur union avec désespoir, et il se promit bien de leur faire payer cher le mépris que ce couple imprudent faisait de son autorité et de ses menaces. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il effectuât ses projets de vengeance, un chagrin intérieur l'occupait uniquement. Le comte de Manfredy désirait passionnément un héritier de son nom, la tendre Ernestine demandait au ciel une compagne de sa vie, et les vœux des deux époux n'étaient pas exaucés ; enfin, après une longue attente et des désirs impatiens, la joie de cette famille illustre fut comblée par la naissance d'une fille qu'on nomma Ernestine

comme sa mère, et qui, dès son entrée dans la carrière de la vie, promettait déjà d'être l'héritière de sa beauté. Madame de Manfredy, occupée de la joie d'être mère, ne désirait plus rien; mais son époux, plus ambitieux, demandait un fils au suprême dispensateur de tous biens; cinq années depuis la naissance de sa fille s'étaient passées sans donner aucune espérance à cet égard, lorsqu'enfin je naquis; mais hélas! ma naissance coûta la vie à celle qui m'avait donné le jour, et sa perte fut le signal de nouveaux malheurs. Le comte Arthur aimait éperdûment sa femme, sa mort le jeta dans un désespoir affreux. Insensible au bonheur d'être père, aux consolations de l'amitié, il fuyait le monde et sa famille pour se livrer à une douleur farouche. C'est lui-même depuis qui

m'a fait le récit des événemens qu'il me reste à vous faire connaître, et qui vous glacerait d'horreur, si vous ne connaissiez par votre propre exemple jusqu'où peuvent conduire les passions déchaînées.

Dans une de ces promenades solitaires, où le comte donnait encore plus de force à sa douleur par l'isolement où il s'était réduit, son souvenir le reporta vers le couple heureux et tranquille dont il n'avait pu empêcher l'union et la félicité. Ils sont heureux, les perfides, se dit-il, et moi je suis accablé par le désespoir. L'odieux Alfred, Anatole parjure s'aiment, et goûtent ensemble les douceurs d'un hymen que j'avais juré dans mon cœur d'empêcher ; ils sourient actuellement et du désespoir où me plonge la perte de mon unique amie, et de l'impuissance où

ils croient que je suis de me venger d'eux. Eh bien ! si pour calmer ma peine, j'allais troubler leur bonheur, si je condamnais Anatole aux mêmes tourmens que j'endure.... Cette idée passagère s'imprima bientôt si fortement dans son esprit, qu'elle devint son unique pensée.

Arthur ne tarda pas à se livrer sans regrets à ses désirs de vengeance; après avoir mis ordre à ses affaires, et annoncé qu'il allait faire un voyage, il se déguisa soigneusement et fut épier les démarches du comte de Ranssbergg, il apprit que le confiant Alfred, ne se croyant pas d'ennemi, passait une partie de ses matinées dans ses bois où il se livrait aux plaisirs de la chasse. Cette connaissance facilita les vues de mon père, et il se rendit un jour au lever de l'aurore dans la forêt de Ranssbergg.

Le hasard seconda ses vues; en y entrant, il vit passer un loup, qu'il tua d'un coup de fusil, puis le chargeant sur son épaule, il se cacha dans l'épaisseur du taillis pour attendre sa victime. Alfred ne tarda pas à paraître: au moment où il passait, l'adroit Arthur lance le loup qui vient tomber à ses pieds. Le comte de Ranssbergg se baisse pour examiner l'animal; mon père saisit ce moment, fond sur son ennemi avec l'impétuosité de l'éclair, et le frappe de plusieurs coups de poignard. Ranssbergg tombe en disant: Anatole.... et il n'est plus. Le comte de Manfredy retire le glaive sanglant du corps de son ennemi, et s'échappe à travers l'épaisseur de la forêt. Revenu le soir même dans ses foyers, Arthur qui croirait sa vengeance imparfaite, si sa sœur ne connaissait pas la main

qui a frappé Alfred, s'empresse de déposer le poignard encore teint de sang dans une boîte, avec ce billet dedans : *Ton parjure, Anatole, a causé la mort d'Alfred; je suis son meurtrier, mais toi seule as dirigé les coups.*

Cette fatale caisse arriva au château de Ranssbergg, au moment où tous ceux qui l'habitaient se livraient à une douleur bien légitime ; des bûcherons, en venant travailler dans la forêt, avaient vu le corps sanglant et mutilé du malheureux comte de Ranssbergg, et l'avaient transporté privé de vie dans sa demeure où peu de temps auparavant il était brillant de jeunessse et d'espoir ; la surprise, l'effroi, le désespoir de la comtesse de Ranssbergg ne peuvent s'exprimer. Dans le premier moment de son malheur, son

seul vœu était de découvrir le meurtrier pour le livrer à toute la rigueur des lois ; mais quand le soir elle eut reçu le funeste présent d'Arthur, et qu'elle eut su d'où partait le coup qui l'accablait, sa fureur et ses imprécations firent place à une douleur plus calme, elle vit l'abîme affreux que la haine avait creusé sous ses pas, et elle sentit que la vengeance qu'elle méditait, avant de connaître l'assassin, deviendrait plus affreuse que consolante, puisqu'elle menaçait son propre sang. Anatole, sans rien perdre de sa douleur, se contenta de pleurer en secret, et de confier au ciel le soin de sa cause. Le comte de Manfredy connut sa résolution par le billet suivant que sa sœur lui fit remettre.

Tu as fait le malheur de ma vie ; je pourrais, en montrant ton

affreux écrit, solliciter du maître qui nous gouverne justice et vengeance; mais ton supplice ne me rendrait pas Alfred, et je ne puis oublier que la nature, en nous formant du même sang, m'impose la loi de respecter tes jours; je t'abandonne donc à tes remords, si un cœur comme le tien est encore accessible à leur voix.

Cette modération de l'infortunée veuve de son ennemi tranquillisa mon père sur les suites de son attentat, sans ouvrir son cœur au repentir. Quoique descendu dans la nuit du tombeau, Alfred était toujours détesté, sa famille proscrite; cependant heureux de s'être délivré de l'époux d'Anatole, Arthur se livra tout entier aux devoirs de son rang, et au soin de sa famille. Ernestine était citée comme un prodige de grace, de

vertu,

vertu, de beauté; quoique plus jeune qu'elle, je donnais déjà des espérances que le cœur d'un père ambitieux saisit avidement ; aussi le nôtre paraissait-il uniquement occupé de ses enfans. Ignorant les événemens que je viens de vous raconter, la sensible Ernestine, bien loin de croire l'auteur de ses jours coupable d'un meurtre, se livrait à la pensée flatteuse de voir en lui sa gloire, son guide et son modèle; de mon côté j'adorais ma sœur, je chérissais mon père, et uniquement occupé de ces deux objets de ma tendresse, je ne croyais pas qu'il pût exister de bonheur ailleurs que dans sa famille.

J'approche, seigneur, de la catastrophe horrible qui renversa pour jamais la félicité dont nous jouissions, et qui devait déchirer le bandeau qui nous cachait la vérité. Entrée depuis

long-temps à la cour et dans le monde, beaucoup de partis brillans et avantageux s'étaient offerts pour Ernestine ; toujours elle les avait rejetés ; le comte de Manfredy la suppliait en vain de choisir dans la foule des prétendans qui aspiraient de fixer son choix, la modeste Ernestine répondait toujours que le rang, ni la fortune ne pouvaient l'éblouir, que les vertus seules la décideraient, et que son époux ne serait peut-être pas le plus célèbre, le plus illustre de la Bohême, mais que ce serait le plus digne des affections d'une femme raisonnable et sensible. Le fier Arthur, qui oubliait son orgueil et ses prérogatives auprès d'une faible enfant, et qui n'avait pas la force de rien refuser à sa fille, la laissa libre de suivre le penchant de son cœur. Funeste condescendance,

malheureuse faiblesse paternelle, que de malheurs vous deviez attirer sur nous ! que de larmes vous deviez faire répandre ! Ne pouvant lire dans l'avenir, ma sœur, glorieuse de la confiance de son père, et bien décidée à ne point abuser de ses bontés, poursuivait dans le monde l'étude des défauts et des qualités de ceux qui prétendaient à sa main, pour mieux éclairer son choix.

Tandis que nous étions, à Prague, occupés de cette affaire si importante pour notre bonheur, dans la terre de Ranssbergg vivait calme et paisible celui que la nature avait formé pour le renverser à jamais.

Anatole, que le temps et la solitude n'avaient pu consoler de la perte de son époux, ne supportait son sort que par les espérances de l'amour

maternel. Alfred, en quittant la vie, lui avait laissé un fils, unique gage d'une union trop tôt rompue, et Anatole n'existait que pour cet enfant si cher; la conservation de sa frêle existence avait été l'ouvrage de ses soins, son éducation le fruit de ses peines, ses talens le prodige de son ingénieuse patience. Plût à Dieu que, ressemblant moins à sa mère, il n'eût pas reçu d'elle l'héritage, si funeste pour nous, de ses graces et de son amabilité!

Jusqu'à vingt ans, Rodolphe, uniquement occupé des soins du respect filial et de la reconnaissance, ne connaissait ni le monde, ni la société, ni son propre cœur. Ignorant les séductions de la flatterie, les charmes trompeurs de l'amour, les dangers de l'ambition, Rodolphe était calme,

Rodolphe était heureux; mais hélas! un génie cruel, acharné à sa ruine et à notre tourment, lui fit quitter le séjour paisible où son enfance avait été élevée, pour le tumulte de la ville. La comtesse de Ranssbergg, remplie de confiance dans sa sagesse et sa prudence, lui confia le soin d'une affaire importante à Prague. Le jeune Rodolphe, enchanté de connaître enfin par lui-même ce monde séduisant, que son imprévoyante imagination lui peignait si en beau, et dont sa mère lui avait tracé quelquefois un portrait si différent, quitta le château de ses aïeux avec émotion, mais sans regret, et se lança, bien jeune, sans appui et sans guide, sur le théâtre dangereux des cours et dans le tumulte d'une société si nouvelle pour lui. La prudente Anatole ne crut pas devoir instruire son

fils des malheurs de son père et des causes de la ruine de sa famille ; victime infortunée du cruel ressentiment, de la haine, elle voulait éviter de jeter dans un jeune cœur ces semences funestes. La seule instruction qu'elle lui donna, en le baignant de ses larmes et en le serrant contre son cœur, était renfermée dans ces trois mots : *Souviens-toi de ta mère, imite les vertus de ton père, et fuis avec soin le comte de Manfredy.*

Il eût été bien à désirer que Rodolphe, plus soumis aux ordres de sa mère, eût rempli le dernier devoir qu'elle lui imposait. Que de malheurs son respect pour elle eût évités ! Ici, seigneur, commence la longue carrière d'infortunes du comte de Ranssbergg et ses premières fautes ; jusqu'à présent, vous l'avez

vu fils tendre et soumis. En retraçant l'histoire de sa rebellion aux volontés d'Anatole, ce sera vous apprendre les infortunes qui en devinrent la suite. A son arrivée dans la capitale de la Bohême, Rodolphe, recommandé à un parent de son père, reçut du marquis d'Ophelly un accueil vraiment paternel, et des soins flatteurs pour son ame sensible. Reçu dans les plus brillantes sociétés de Prague, fêté, chéri par-tout, le jeune comte de Ranssbergg ne devait que se féliciter de son début à la cour, lorsqu'il rencontra, chez un des seigneurs les plus illustres, Ernestine dans tout l'éclat de ses charmes. Jamais Rodolphe n'avait vu de beauté si parfaite. Présenté à ma sœur avec distinction, la surprise, où le jetait tant d'attraits réunis, le rendit muet d'admiration. Plaisanté par le comte

Ophelly sur la timidité qu'il témoignait, Rodolphe se justifia avec tant de grace et d'une manière si flatteuse pour Ernestine, que cette dernière lui pardonna sans peine son silence; toute la soirée se passa d'une manière fort agréable pour elle. Le premier moment d'embarras dissipé, Rodolphe, dans sa conversation, mit tant de graces, d'esprit et de sensibilité, que, dès cet instant, elle crut avoir enfin rencontré celui que la nature avait créé pour son bonheur, qui devait seul obtenir son suffrage et fixer son choix; erreur funeste, qui n'établit que trop facilement son empire chez les femmes. La plus raisonnable souvent ne peut s'en défendre, et lui doit la perte de son repos, de son bonheur; la pauvre Ernestine en fit la triste expérience.

De retour dans le palais de son père,

père ; elle ne l'entretint, pendant quelques jours, que du bel étranger ; le comte de Manfredy, à qui la vue de Rodolphe avait rappelé le souvenir de sa victime, fut au désespoir de l'inclination naissante de sa fille. Sans l'instruire de son secret, il chercha plusieurs fois à dissiper ses idées flatteuses, en l'entretenant des prétendus sujets de plaintes qu'il avait contre sa sœur, et de la défiance que devait leur inspirer le fils de cette femme artificieuse. L'adroite calomnie d'Arthur ne fit aucune impression sur le cœur d'Ernestine, elle répétait sans cesse : Les torts de madame de Ranssbergg n'influent point sur les vertus de Rodolphe, et il serait injuste de le punir des chagrins qu'elle vous a donnés. Mon père, ne pouvant la distraire de son penchant pour lui, espéra que

l'éloignement produirait plus d'effet que ses avis; mais malheureusement le même trait, qui avait percé le cœur d'Ernestine, avait produit un effet aussi prompt sur Rodolphe. Pour la première fois il désira des honneurs, des richesses, afin de pouvoir prétendre à la main de mademoiselle de Manfredy; pour la première fois enfin, le jeune Ranssbergg oublia les ordres, les prières de sa mère, et soupira ardemment pour obtenir l'entrée d'un séjour que le respect filial aurait dû lui faire éviter avec soin. Ses coupables vœux furent exaucés pour notre malheur. Le comte Ophelly présenta son pupille à mon père; Ernestine, transportée de joie, pria en secret pour qu'il revînt. Arthur, trop faible, y consentit; et, depuis ce jour fatal, Rodolphe ne quitta presque plus le

palais de Manfredy. Son tuteur, qui ne prévoyait pas les raisons secrètes qui devaient séparer ces deux cœurs, qui s'aimaient déjà trop pour leur repos, s'applaudit, au contraire, en secret de son ouvrage. Suivant les apparences, Ernestine demanderait à s'unir à Rodolphe, et le comte Ophelly connaissait trop bien l'amour aveugle du comte de Manfredy pour sa fille, pour craindre un refus. Désirant passionnément une si riche héritière pour le fils de son ami, le vieux comte travailla de tout son pouvoir à favoriser cette union. Ma sœur le seconda si bien, que mon père, entraîné malgré lui, donna, quoiqu'à regret, son consentement. A peine ce mot décisif fut-il prononcé, que le comte de Manfredy, se repentant de sa faiblesse, demanda un délai. Avant que Rodolphe solli-

cite, dit-il, l'aveu d'Anatole, je désire que quelque action d'éclat me force, pour ainsi dire, à donner la main de ma fille à un jeune guerrier sans fortune et sans gloire. La guerre se rallume de toutes parts; je solliciterai moi-même du duc de Bohême un poste brillant et honorable. Rodolphe, remplissez-le dignement; que tous les yeux de l'armée soient fixés sur vous; réunissez son suffrage, vous obtiendrez sans peine le mien; si vous vous montrez digne d'Ernestine, sa main est à vous.

Après cet aveu et un ordre aussi positif, il n'y avait plus d'espérance de fléchir l'ambition paternelle. Rodolphe s'y soumit. Suivant les promesses d'Arthur, il obtint dans l'armée un rang que sa jeunesse et son inexpérience ne devaient pas mériter, mais que le crédit de son pro-

tecteur lui fit donner. Votre frère, seigneur, n'eut point à se repentir du choix qu'il avait consenti à faire; le sentiment de l'honneur et l'espoir de s'unir à la belle Ernestine transformèrent un élève de Mars en un héros habile. Mon père lui-même donna des éloges sincères à son courage, et sentit s'éloigner de son cœur l'aversion qu'il avait pour l'objet du choix de sa fille.

Tandis que Rodolphe combattait uniquement pour mériter la main de la fille du meurtrier de son père, que faisait la triste veuve d'Alfred? L'arrangement de ses affaires et la résolution de Rodolphe de combattre les ennemis de sa patrie l'avaient comblée de joie; mais bientôt les alarmes que lui causèrent les périls de la guerre, et la peine qu'elle ressentit, en apprenant que c'était son

frère qui avait obtenu à son fils l'emploi brillant qu'il avait, changèrent son bonheur en amertume. L'inquiétude de la haine de Manfredy et des piéges qu'il pouvait tendre à son fils bannirent toute paix de son cœur; mais, fidèle au parti qu'elle avait embrassé de garder sur ses malheurs un profond silence, elle se contenta d'écrire à Rodolphe les lignes suivantes.

La nouvelle du service que vous me dites que vient de vous rendre le comte de Manfredy me perce l'ame, puisqu'elle me prouve que mon fils a méprisé mes conseils et enfreint mes ordres. Malheureux Rodolphe ! tremblez que je ne sois forcée de rompre un silence qui vous cache l'abîme que vous creuseriez sous vos pas, si vous persistiez à recevoir des bienfaits d'une main ennemie et perfide.

Ce billet, qui eût été bien intelligible pour un cœur moins prévenu et pour un homme moins aveuglé, ne produisit d'autre effet sur Rodolphe que d'environner ses actions du voile du mystère, afin que la vérité ne parvînt pas à celle qu'il voulait tromper. Ces précautions, le silence que le vieux Ophelly était instamment prié de garder, et qu'il ne rompit malheureusement pas, servirent à épaissir le bandeau de l'erreur sur les yeux de la triste Anatole.

Deux campagnes, fournies avec gloire et succès, ayant immortalisé Rodolphe, de l'avis même de ses rivaux et de ses compagnons d'armes, mon père n'eut plus aucun retard à pouvoir mettre au projet chéri d'Ernestine; et, de retour à Prague, il donna irrévocablement sa parole d'unir sa fille au comte de Ranssbergg, dès

que le consentement d'Anatole serait donné.

Transporté de joie, ivre d'espérance, Rodolphe ne doute plus de la réussite de ses projets; il ne craint pas un instant que sa mère se refuse à son bonheur, quand elle peut d'un seul mot l'assurer pour jamais. Cependant le souvenir de ses menaces, de ses défenses, de ce voile mystérieux qui lui cache sa destinée, et que la tendre Anatole refuse de lever, à moins qu'on ne l'y force, tout cela le trouble, l'alarme. Comment, après ses promesses de fuir le comte de Manfredy, apprendre à celle qui les a exigées, qu'il veut, qu'il désire s'unir à sa fille? Cependant renoncer à Ernestine lui paraît impossible, surtout au moment où ses efforts ont surmonté presque tous les obstacles qui le séparaient d'elle. Non, s'écriait Ro-

dolphe en songeant à l'empire que sa mère avait sur lui, le pouvoir de la reconnaissance, du respect filial, ne doit pas aller jusque-là. Renoncer à un hymen qui fait ma gloire, et qui fera mon bonheur; ma mère ne peut l'exiger; non, elle ne l'exigera pas; d'ailleurs, si elle avait le barbare courage de me demander ce sacrifice, je lui dirais en tombant à ses genoux: Au nom de l'amour que vous aviez pour mon père, ne me séparez pas d'Ernestine; je l'aime comme vous aimiez votre Alfred, et c'est lui, c'est son ombre généreuse qui, du sein de son tombeau, s'élève pour demander la vie de son unique enfant, et pour vous conjurer de ne pas empoisonner ses jours de l'amertume d'un éternel regret.

Tranquillisé par l'espérance de placer le souvenir de son père entre

Anatole et Ernestine, afin de l'amener à consentir à son union, Rodolphe se sentit le courage d'écrire à sa mère pour solliciter son consentement, car il ne pouvait se résoudre à se rendre près d'elle, malgré les avis d'Arthur, qui croyait que sa sœur résisterait moins à la présence de son fils qu'à une lettre de sa part; mais le jeune comte n'eut pas la force de quitter Prague et sa chère Ernestine pour aller trouver une mère qu'il offensait, et dont il avait rejété les conseils, méprisé les ordres, attiré la colère; il préféra lui écrire ce qui suit.

Rodolphe de Ranssbergg à sa mère.

« Les occupations de la guerre et les » suites fâcheuses d'une blessure qui » a mis pendant quelque temps mes » jours en danger, voilà, madame,

» ce qui m'a empêché de répondre à
» la lettre laconique, mais expres-
» sive, que j'ai reçue de vous au mi-
» lieu des camps. Les reproches et
» les menaces qu'elle renfermait m'ô-
» teraient, madame, le courage de
» continuer celle-ci, et de vous ins-
» truire de ce qu'il me reste à vous
» apprendre, si je n'avais l'espérance
» de vous faire renoncer à vos pré-
» ventions défavorables sur le comte
» de Manfredy. La défiance que vous
» avez cherché à m'inspirer sur ses
» bienfaits, vos défenses, vos repro-
» ches, tout me prouve que votre cœur
» est abusé par des rapports menson-
» gers, ou par les torts d'une trop impé-
» tueuse jeunesse que la tendresse
» d'une sœur peut et doit pardonner.
» J'espère donc que ma mère ne con-
» servera aucune inimitié, lorsqu'elle
» saura qu'il existe un moyen bien

» facile de renouer des nœuds que le
» sang avait formés et que rien n'au-
» rait dû rompre. Avant de pronon-
» cer ce mot que mon cœur brûle de
» vous dire, et que ma raison, qui re-
» doute la vôtre, craint d'articuler,
» permettez à votre unique enfant
» d'évoquer l'ombre de son père,
» afin qu'elle vienne se placer entre
» votre courroux et sa faute. L'enten-
» dez-vous? elle vous conjure, au
» nom de votre fidélité pour ses mâ-
» nes chéries, au nom de votre amour,
» de pardonner le mien, et de con-
» sentir à mon union avec Ernestine
» de Manfredy. Ma mère, le voilà
» donc connu, ce secret funeste qui
» pesait à mon cœur; vous savez qui
» j'aime, de qui je suis aimé. . . . Un
» mot encore: le sévère Arthur con-
» sent à me donner sa fille; en faveur
» de cette union, il vous rend des

» richesses de vos ancêtres qu'il a de-
» puis si long-temps en sa possession.
» Fortune, tendresse de vos enfans,
» amitié d'un frère qui brûle de vous
» revoir, honneur, gloire, jouissance;
» tous ces biens que l'homme envie,
» et qui échappent à ses désirs, eh
» bien! ma mère, ils vous attendent
» ici; un mot, un seul mot de votre
» bouche adorée, nous serons tous au
» comble du bonheur; mais si vous
» refusez de le prononcer.... Qu'ai-je
» dit! jamais vous ne consentirez à
» plonger dans l'abîme du désespoir
» votre fils, celui de votre Alfred; le
» craindre serait vous offenser: non,
» l'aurore de la félicité luit pour moi,
» et le devoir à sa mère sera une des
» premières jouissances de

» RODOLPHE DE RANSSBERG. »

Cette lettre, envoyée au château de Ranssbergg par un exprès qui avait l'ordre d'attendre une réponse décisive, tranquillisa Rodolphe et Ernestine. La tendre Ernestine surtout ne pouvait se persuader qu'Anatole fût inflexible aux prières de son fils, et déjà son cœur abusé voyait dans un avenir peu éloigné un bonheur certain. Le retour du messager de Rodolphe augmenta de si douces illusions; il rapportait un billet qui était de nature à les nourrir, surtout aux yeux des personnes qui ne pouvaient lire dans le cœur d'Anatole. Voici ce qu'il contenait :

Mon fils, dans trois jours au plus tard vous aurez ma réponse, et elle vous fera connaître que vous n'avez pas évoqué en vain l'ombre de votre père, de mon Alfred,

Adieu ; croyez que je n'ai contre vous ni ressentiment, ni colère.

ANATOLE.

Le comte de Manfredy seul, qui connaissait les véritables motifs de la conduite de sa sœur, prévit bien quelle serait sa réponse, et chercha inutilement à préparer sa fille au malheur qui l'attendait. Ernestine, aveuglée par ses désirs et son amour, ne voulut rien entendre ; elle donna au billet de madame de Ranssbergg le sens le plus flatteur, et s'attendit à la voir arriver pour serrer dans ses bras et contre son cœur Rodolphe et son amante ; le jeune comte lui-même s'abusa d'un espoir aussi flatteur. Illusions cruelles, que de pleurs vous faites répandre ! Heureux celui plutôt qui, ne consultant que la froide aison et soumettant tous ses désirs à

ses lois, sait se défendre d'un charme trompeur!

Les trois jours de délai que madame de Ranssbergg avait prescrits pour faire connaître ses sentimens étaient presque écoulés, sa réponse n'arrivait pas. Enfin le soir même où Rodolphe n'espérait plus rien, et où il était au palais de Manfredy à gémir avec Ernestine et son père de la lenteur que sa mère apportait à l'exécution de ses désirs, on vint le chercher en lui disant, qu'un exprès du château de Ranssbergg l'attendait au palais d'Ophelly. Rodolphe s'arrache d'auprès d'Ernestine, et vole avec empressement aux lieux où il croyait trouver le bonheur. En entrant chez lui, il aperçoit un inconnu enveloppé d'un manteau qui se promenait à grands pas. Le jeune comte ne pouvait distinguer ses traits; mais il vit un

un poignard sanglant à sa main. Effrayé de cet appareil de mort, il jette un cri douloureux. L'étranger se retourne, et Rodolphe reconnaît sa mère. Anéanti ; consterné, il ne peut trouver un mot à lui dire ; il craint de l'interroger et redoute un malheur. Anatole, pâle, défigurée, imitait son silence. Enfin, saisissant le bras de son fils d'une main, et de l'autre lui montrant le poignard : vois-tu ce sang, dit-elle? c'est celui de ton père, et c'est Arthur qui l'a versé. Malheureux ! aime encore après, si tu l'oses, cette Ernestine qui doit le jour au meurtrier de mon époux !

A cet aveu terrible, le jeune comte s'éloigne de sa mère avec désespoir, et se jetant dans un fauteuil, il se cache la figure pour ne plus voir aucun des objets qui l'entourent. Pas une plainte, pas un mot ne sort de

sa bouche ; l'excès de sa douleur semble suspendre le cours de ses idées ; on ne voit qu'il tient encore à la vie que par les soupirs étouffés qui s'échappent de sa poitrine. Enfin après un silence effrayant, il relève sa tête abattue, et fixant la comtesse de Ranssbergg avec erreur : — Qui vous a révélé, dit-il, ce funeste secret ? — Le barbare Arthur lui-même. Ce glaive, cet écrit ; voilà les présens affreux que je dois à sa haine. Alors Anatole remet à son fils le billet d'Arthur. Rodolphe le saisit avidement, le parcourt d'un œil égaré ; puis se précipitant aux genoux de sa mère : — Je n'en puis plus douter, dit-il, ô ma mère ! pourquoi ne m'avoir pas révélé plutôt cet affreux secret ? j'aurais fui avec horreur le cruel ennemi de mon père, j'aurais évité Ernestine, ou plutôt l'ombre outragée

d'Alfred se serait placée entre ses charmes et mon cœur, afin de le préserver d'une cruelle passion.

— Je voulais, Rodolphe, vous dérober la connaissance du malheur de votre famille ; votre cruel aveuglement m'a forcé de rompre un silence que pour votre repos j'aurais voulu prolonger long-temps ; que dis-je ! prolonger toute ma vie. A présent que vous savez tout, quel parti voulez-vous prendre, mon fils ? Pour soigner votre enfance et protéger votre jeunesse, j'ai supporté la douleur, l'effroi, tous les genres de tourmens réunis. J'étais mère, cette seule pensée m'a donné la force de supporter la vie ; mais si je n'ai fait qu'un ingrat ou un insensé, je ne survivrai pas à mon malheur. Rodolphe, tu tiens dans ta main la destinée de celle qui ne vit que pour toi. Si tu

préfères la passion d'un moment aux douces et constantes affections de la nature, je n'ai plus rien à te dire; épouse la fille de l'assassin de ton père, et marche à l'autel de l'hymen sur le corps mourant de ta mère. Rodolphe, au contraire, si tu sacrifies l'ivresse passagère d'un fol amour aux devoirs de l'honneur, de la vertu, de la reconnaissance, viens dans les bras d'Anatole; ils s'ouvrent pour serrer un fils digne d'elle. — Ma mère! s'écrie le jeune comte en se précipitant sur le sein de madame de Ransenbergg, ma mère! je suis à vous, à vous pour la vie! — Sans regret, sans retour? — Le souvenir de vos malheurs, de vos bienfaits l'emporte sur les charmes de celle que ma mère ne veut ni ne doit nommer sa fille. — Eh bien! fuyons ensemble dans l'asile paisible où j'ai goûté avec mon

Alfred des jours si heureux. Mon fils, tes soins et ton amour les feront renaître pour Anatole. — Dans ce séjour, où tout me rappellera le souvenir de mon père et vos bontés, ne craignez pas, les regrets ne pourront arriver jusqu'à mon cœur. — J'accueille avec transport une si douce assurance ; viens, Rodolphe, quittons à jamais Prague et nos ennemis.

La comtesse de Ranssbergg, suivie de son malheureux fils, quitta le palais d'Ophelly, sans même chercher à faire leurs adieux à son vieux possesseur. Rodolphe laissa seulement un billet d'excuse à son parent, afin de colorer un départ si précipité ; il le pria en même temps d'en faire remettre un aussi laconique à Ernestine. Voici ce qu'il contenait.

Au moment, madame, de toucher à l'accomplissement de mes vœux insensés, je renonce pour jamais à la possession de votre main; elle doit faire, et elle fera sans doute le bonheur d'un autre objet de votre choix, qui n'aura point pour vous fuir les mêmes motifs impérieux que

RODOLPHE DE RANSSBERGG.

Ce cruel arrêt fut porté à mademoiselle de Manfredy, au moment même où, se livrant au plus doux espoir, elle s'attendait à chaque minute à voir paraître celui qui régnait sur son cœur; en le lisant, elle se crut le jouet infortuné d'un songe trompeur. Rodolphe, loin d'Ernestine, Rodolphe, abandonnant son amie, cette image affreuse glaça ses sens, et lui ôta pour un instant la faculté de souffrir.

En recouvrant la vie, Ernestine se trouva pressée dans les bras de mon père, qui l'interrogeait en vain sur la cause de ses pleurs : l'infortunée, pour toute réponse, lui présente le billet de Rodolphe. Le comte le parcourut avec indignation; puis le rejetant avec mépris : ce n'est que cela, dit-il fièrement ; Ernestine, séchez vos larmes ; si un jeune insensé rejette loin de lui le bonheur que vous daignez lui offrir, la Bohême et la Moravie renferment mille partis empressés de vous plaire ; croyez-moi, le comte de Manfredy ne sera avant peu embarrassé que du choix. — Le mien est fait, puisque Rodolphe m'abandonne. Je renonce à l'hymen ; le bonheur est perdu sans retour pour moi. — Insensée ! quel langage.... il m'indigne et m'offense. Si je n'espérais que la réflexion et le

sentiment de ce que vous êtes ne ramenassent bientôt le calme dans votre esprit, et sur-tout dans votre cœur, ma fille, je vous éloignerais pour quelque temps de mes yeux. — J'accepte l'exil que vous m'offrez. Mon père, reléguez la malheureuse Ernestine dans quelque asile obscur où elle puisse pleurer en liberté ; si vous vous rendez à mes vœux, je bénirai votre courroux.

Mon père, qui craignait que la contrainte n'aigrît la douleur d'Ernestine, et qui vit aisément qu'elle ne désirait que la solitude, se rendit à ses vœux. Il la confia, ainsi que moi, à une parente bonne et sensible, qui habitait une jolie terre aux environs de Prague. Veuve d'un officier distingué qui avait péri au champ d'honneur, elle n'avait eu de son hymen qu'une fille que l'on nommait

nommait Athanasie, et avec laquelle le comte de Manfredy espéra que la triste Ernestine se lierait intimement. En effet ma sœur, plus âgée qu'elle de deux ans, trouva dans cette jeune personne une si grande conformité de goûts, de sentimens, de pensées, que bientôt l'amitié la plus vive s'établit entr'elles. Ernestine, qui me chérissait tendrement, et qui avait beaucoup de confiance en ma précoce raison, avait obtenu de la belle Athanasie que je serais toujours en tiers dans leurs longs entretiens. Ce fut dans cette charmante retraite que je conçus pour l'amie de ma sœur une passion qui ne fut jamais partagée, qui fit mon malheur, et qui devint le principe de ma haine violente contre Rodolphe.

A ces mots du récit de Ladislas,

Uldaric l'interrompit : Quoi ! dit-il avec surprise, vous avez connu l'amour et sa cruelle tyrannie.—Oui, seigneur, plus encore qu'aucun mortel que vous ayez rencontré sur la route de la vie. Je n'ai aimé qu'une fois, mais l'impression que ce sentiment malheureux m'a inspiré ne s'effacera jamais de mon cœur. — Achevez votre récit ; l'aveu que vous venez de me faire me déterminera peut-être à plus d'indulgence. Ladislas, je n'ai que trop connu les tourmens d'un cœur sensible et malheureux ; mais revenons aux vôtres. — D'après vos ordres, seigneur, j'acheverai mon triste récit.

Ernestine lut bientôt dans mon cœur ; la découverte de mes sentimens pour Athanasie, loin de l'affliger, lui fit grand plaisir ; elle ne possédait pas encore toute la confiance de son amie, elle la croyait libre et

me promit de parler en ma faveur. Sûr du cœur de celle que j'aimais, je ne doutais pas un instant de faire consentir mon père à cet hymen. Athanasie possédait les biens que le monde chérit le plus ; beauté, naissance, talent, fortune, elle réunissait tout ce qui pouvait flatter l'ambition du comte de Manfredy, ainsi j'étais tranquille. Un seul point aurait dû m'inquiéter, je n'y pensais seulement pas, la situation du cœur d'Athanasie m'était inconnue. Pour bâtir mes plans de félicité, j'aurais dû chercher à lire dans cette ame si sensible, si noble, si fière, je l'aurais dû, sans doute; je ne le fis pas, et cette négligence me coûta le bonheur de ma vie.

Athanasie et sa mère depuis longtemps étaient tristes, abattues, mécontentes ; tout à coup la mère et la fille devinrent calmes, heureuses et

13..

gaies; surprise de ce changement, Ernestine en demanda la cause à son amie. L'ingénue Athanasie, à cette question, se précipita dans les bras de ma sœur : Chère Ernestine, dit-elle, l'amour malheureux se dérobe à tous les regards, même à ceux de l'amitié ; l'amour heureux est trop satisfait pour essayer de se cacher, il voudrait au contraire se montrer à ce qu'il aime ; sachez donc que depuis mon enfance je chéris tendrément de tous les mortels le plus digne d'être aimé; sa mère et la mienne voulaient nous unir : un fatal voyage, qui l'éloigna de nous, lui fit connaître une femme plus belle sans doute qu'Athanasie, mais moins tendre; j'en suis bien sûr un instant de passion pour elle a fait mon supplice et causé mes craintes, aujourd'hui elles sont dissipées; sa mère nous écrit que son fils, revenu à lui-même,

a oublié son fol amour, et qu'il est prêt à remplir avec moi ses anciens engagemens. Dites, mon amie, est-il de bonheur comparable au mien? Ma sœur soupira, elle pensa au parjure de Rodolphe, à mes sentimens pour Athanasie, et ses yeux se remplirent de larmes. Sa jeune amie s'aperçut de son trouble, elle lui en demanda soudain la cause. Ma sœur, sans nommer l'auteur de ses chagrins, les lui raconta en détail, excepté les raisons de l'abandon de Rodolphe qu'elle ignorait encore. Athanasie, dont l'amour satisfait ne l'empêchait pas de compatir aux peines de l'amitié, plaignit les chagrins d'Ernestine, et approuva la résolution que son amie prenait de se dérober à tous les yeux pendant le séjour que ferait son futur époux dans le château de sa mère.

Après cet entretien, ma sœur vint me trouver et me raconta le renversement de mes projets de bonheur. Cette découverte me rendit furieux; me savoir un rival préféré devint un supplice pour mon cœur que je ne connaissais pas encore. Quoique bien jeune, mes affections étaient si prononcées, que je jurai dans mon cœur de traverser la joie, la félicité d'Athanasie et de celui qu'elle aimait. Quelques jours après cette affreuse découverte, le futur époux d'Athanasie arriva au château avec sa mère; ma sœur, suivant ses désirs, s'enferma dans son appartement; je lui tins fidèle compagnie, autant par pitié pour sa douleur que pour ne pas rencontrer l'homme odieux que je détestais sans le connaître: je ne l'avais pas même aperçu, lorsqu'un matin la pauvre Ernestine, fatiguée d'une

retraite aussi absolue, désira faire quelques pas dans un jardin spacieux qui donnait sous sa fenêtre, je lui offris mon secours et je la suivis.

Nous étions dans les premiers jours de mai, le temps était superbe, calme comme l'innocence qui ne connaît pas la méchanceté humaine; ma sœur marchait à pas lents, insensible à la beauté du spectacle qui l'entourait; ses yeux étaient fixés sur la terre. Tout à coup elle jette un cri perçant et se précipite dans mes bras. Aussi troublé qu'elle, je lui demande en vain la cause de son effroi; ses pleurs coulent sans qu'elle ait la force de me répondre. Mon inquiétude était à son comble; enfin je la presse, je la sollicite, et à travers mille sanglots, elle m'avoue qu'elle est sûre d'avoir aperçu l'ombre de Rodolphe qui se glissait sous les arbres.

Je traite sa vision de folie ; elle m'assure qu'elle ne s'est pas trompée, et que c'est lui-même. Dieu ! s'écria-t-elle douloureusement, si c'était lui que ma chère Athanasie aime ; si c'était Rodolphe, qu'elle fut prête à épouser ! O ciel ! dans quel abîme le hasard aurait-il conduit mes pas!

Cette funeste idée fit tant d'impression sur son esprit, que, craignant son désespoir, je l'engage à rentrer dans son appartement. Ernestine y consent ; mais en franchissant le seuil de la porte, elle voit sur sa table un énorme paquet cacheté à son adresse et reconnaît l'écriture de Rodolphe ; elle rompt le cachet avec précipitation, trouve une lettre avec un rouleau de papiers sur lesquels était écrit : *Histoire du comte de Manfredy et du comte de Ranssbergg.* Avant de connaître ces détails

sur sa famille, elle veut voir les sentimens de Rodolphe ; mais que devient-elle, grand Dieu ! en lisant ce qui suit ?

Le comte de Ranssbergg à Mademoiselle de Manfredy.

« O vous que j'avais promis de
» fuir pour jamais, et qu'une mal-
» heureuse fatalité conduit dans ces
» lieux au moment où je vais pro-
» mettre à votre jeune cousine un
» amour que je vous jurai tant de
» fois, Ernestine, permettez que dans
» ce jour où je puis encore vous tra-
» cer mes sentimens sans offenser
» Athanasie, je vienne me justifier
» d'un départ soudain et d'un cruel
» abandon. Si le hasard ne vous eût
» pas conduite ici, dans la crainte de
» troubler votre repos et d'affaiblir
» votre respect filial pour l'auteur
» de vos jours, je vous aurais dé-

» robé ce cruel mystère ; mais vous
» me voyez prêt à m'unir à une au-
» tre, vous ignorez la cause d'une
» si étonnante conduite, vous devez
» maudire et accuser Rodolphe. Er-
» nestine, il n'a point de courage
» contre un tel malheur. Je puis
» renoncer à vous, puisqu'un cruel
» devoir l'exige ; m'unir à une autre,
» ma mère le veut ; mais laisser
» croire à mon amie que l'objet de
» son choix est un peu perfide, un
» inconstant, et qu'il est capable
» d'un parjure ; jamais, jamais. Er-
» nestine, au nom du ciel, le dirai-
» je ! au nom du lien si doux qui de-
» vait nous unir, accordez-moi la
» dernière faveur que j'ose espérer
» de vous. Lisez avec attention l'his-
» toire tragique des malheurs de
» notre famille ; oubliez, s'il est pos-
» sible, que c'est votre père qui les

» a causés, ensuite dites-moi si je
» pouvais refuser à la malheureuse
» Anatole le sacrifice de mon amour.
» Ernestine, vous n'avez pas de mère,
» vous ne saurez donc jamais quel
» pouvoir a sur notre cœur l'objet
» qui nous donna ses soins et sa tendresse,
» avant même de savoir si
» notre avenir l'en récompenserait.
» J'ai vu ma mère, oubliant ses droits
» et mes devoirs, demander à mon
» cœur comme une grace de ne pas
» percer le sien d'une douleur qui
» jusqu'alors lui était inconnue, et
» c'est moi, Ernestine, c'est le fils
» de cet Alfred qu'elle a tant pleuré
» qui la lui aurait fait connaître; non,
» il aurait fallu être un monstre
» pour avoir ce barbare courage.
» Mon amie, entre ma passion et
» l'auteur de mes jours, le choix ne
» pouvait être douteux; j'aurais été

» sûr d'en mourir que je vous aurais
» encore fui, et le ciel ne m'eût-il
» accordé qu'une heure à vivre, je
» l'aurais consacrée à ma mère; je
» l'aurais sacrifiée pour elle. Si je
» connaissais moins votre ame géné-
» reuse et sensible, je craindrais en
» me justifiant de cette manière de
» vous offenser de nouveau; mais
» mon Ernestine, ma douce amie,
» après avoir lu cette lettre, et
» l'histoire du malheureux Alfred,
» pleurera, j'en s'en suis bien sûr.
» Mon père plaindra Rodolphe et
» n'accusera plus Anatole. J'ose en-
» core solliciter une faveur, c'est de
» recevoir une réponse à cet aveu que
» la nécessité me contraint de faire.
» Dites-moi, ô Ernestine! que vous
» ne me maudissez pas; que dans la
» même situation que Rodolphe vous
» auriez agi comme lui. Votre pardon

» et l'assurance que je n'ai pas fait le
» désespoir de votre vie, sont néces-
» saires au repos de celle de votre
» malheureux ami.

LE COMTE DE RANSSBERGG ».

Rien ne peut peindre la situation de ma sœur, après avoir lu cet écrit et l'histoire que Rodolphe venait de lui remettre, il n'est pas d'expression pour de telles douleurs.... En voyant que les crimes de son père l'avaient rendue un objet d'horreur pour Anatole et pour Rodolphe, toutes les facultés de son ame furent anéanties; elle ne proféra pas une plainte, ne versa pas une larme. L'ombre sanglante d'Alfred semblait lui être apparue et l'avoir pétrifiée. J'étais loin d'elle dans cet affreux moment. En la rejoignant je fus effrayé de l'état où je la trouvai; j'essayai envain de connaître la cause de son nouveau chagrin

pour tenter de l'adoucir ; elle me fit signe de m'éloigner, je fis semblant d'obéir à ses désirs ; mais je la surveillai dans la crainte d'un malheur ou d'un crime.

J'avais bien tort de redouter son désespoir ; l'infortunée sentait dans son sein le germe d'une mort prochaine, elle était résignée........ La vertueuse Ernestine avait pu résister aux peines d'un amour trahi ; son cœur s'attendait à trouver dans sa famille les consolations dont il avait besoin. Se croyant irréprochable, elle pouvait supporter la vie ; mais apprendre qu'elle devait le jour à un meurtrier, que la nature entière, à chaque instant, pouvait s'élever pour lui reprocher son origine et les crimes de son père, Ernestine, trop exaltée, se fit de cette idée un fantôme effrayant, qui la

poursuivit par-tout, et qui la conduisit bien jeune au tombeau. Voulant y descendre plus paisiblement, elle quitta, dès le soir même, le château où était Rodolphe, ne pouvant se résoudre à le rencontrer sur ses pas. Athanasie fut surprise de ce départ précipité; mais elle n'en connut jamais la raison. Rodolphe, respectant son repos, lui cacha soigneusement qu'il en fût l'auteur, et Ernestine fut aussi réservée. Mais, en s'éloignant pour toujours du comte de Ranssbergg, elle lui fit remettre un billet en réponse à ses désirs; il fut court. Mademoiselle de Manfredy ne voulait pas faire voir l'état de son ame, et elle ne connaissait pas l'utile talent de la dissimulation. Voici donc ce qu'elle écrivit à l'auteur de tous ses maux.

J'essayerais en vain de vous rendre la surprise et l'horreur que m'a inspirées l'affreux détail que vous avez cru devoir me faire connaître ; il vous justifie, mais il m'a donné le coup de la mort. Comme vous l'avez bien dit, je pleure sur la victime ; je plains ceux qui la chérissaient. Je n'accuse personne, et je me résigne à mon sort. Soyez heureux, faites le bonheur d'Athanasie, et que mon souvenir ne vienne jamais attrister votre vie ; c'est le dernier vœu de la malheureuse

ERNESTINE.

Ces adieux funèbres durent sans doute déchirer le cœur de Rodolphe ; j'ignore l'impression qu'ils firent sur lui ; tout ce que je sais seulement, c'est que, trois jours après notre départ, se célébra l'hymen odieux

odieux qui m'enlevait la beauté que j'avais choisie en mon cœur pour être la compagne de ma vie. Ernestine en entendit parler sans émotion. Les détails de cette fête lui furent racontés, sans qu'elle montrât le moindre signe de regret ni de trouble. Mon père la croyait guérie; son erreur était bien grande; c'était le calme des tombeaux; le froid de la mort avait déjà circulé dans ses veines; bientôt il gagna le cœur; je perdis Ernestine....... Elle succomba sans regret et sans murmure à sa triste destinée.

En mourant, elle m'assura que le souvenir des crimes de son père la précipitait dans la tombe, et non les regrets de la perte de Rodolphe. — J'aurais résisté à cette douleur, me dit-elle; je ne puis supporter l'idée du meurtre d'Alfred. Je le

sens, les larmes d'une veuve éplorée, les gémissemens d'un fils privé d'appui, ont attiré sur ma tête la foudre vengeresse qui m'écrase. Cette cruelle idée s'imprima si bien dans son esprit, que lorsque mon père en pleurs gémissait autour de son lit de mort, Ernestine le repoussait dans son délire en le prenant pour Alfred, et lui disait d'une voix étouffée: ne me montrez plus ce poignard sanglant; il a percé votre cœur, je le sais, le mien aussi; mais mon père seul est coupable et non pas Ernestine. Anatole, ne me demandez pas compte du sang de votre époux; ce n'est pas moi qui l'ai versé.

Mon père, en entendant pour la première fois ces cruelles paroles, vit bien que son secret était connu de ses enfans. Irrité, furieux, il me demanda qui avait pu instruire Ernes-

tine. Je nommai Rodolphe.... et mon père, au désespoir, jura de se venger du fils comme il l'avait fait du père. J'avoue, seigneur, que cette résolution de l'auteur de mes jours combla tous mes vœux. Je chérissais Ernestine, j'adorais Athanasie, je les perdais toutes deux sans retour, et ce malheur était l'ouvrage de Rodolphe. Sa mort dans cet instant fut résolue dans mon cœur, je me promis bien de seconder de tous mes efforts les projets de vengeance de mon père. Nous nous concertâmes donc ensemble. Le comte de Manfredy, plus prudent que moi, ne voulut pas attaquer son ennemi à force ouverte: le meurtre du père avait éveillé les soupçons; tous les regards à cette époque s'étaient fixés sur lui; la réserve de sa conduite après l'événement avait pu seule le sauver; un se-

cond attentat dans la même famille confirmerait les premières conjectures. Il fût donc décidé que, surveillant adroitement les démarches de Rodolphe, nous le laisserions s'enlacer de lui-même dans les piéges que nous cherchions à lui tendre.

Ici Uldaric fit un mouvement d'indignation. Ladislas reprit : Je vois, seigneur, que cette conduite vous irrite, et que ce langage vous fait horreur. Actuellement que bien des années se sont écoulées depuis cette époque, et que vos passions calmées vous laissent toute la liberté de sentir la cruauté de la vengeance sans en bien saisir le motif, vous êtes indigné ; cependant mettez-vous à ma place. Je perdais dans ma sœur la douceur de ma vie, dans l'hymen d'Athanasie tout le charme de mon existence, et vous voulez que je ne

fusse pas irrité contre l'auteur de tous mes maux! — Vos regrets, Ladislas, étaient justes; mais rien ne peut, à mon avis, autoriser les crimes de la vengeance et les cruautés d'une froide barbarie. — Seigneur, vous devez savoir mieux que personne qu'il est des circonstances dans la vie où l'on est forcé de suivre les lois de l'entraînement et non celles de l'équité. Le duc de Bohême rougit, et un soupir étouffé fut la seule réponse qu'il crut devoir faire à une réflexion si cruelle, et qui annonçait si peu de respect dans un sujet et si peu d'amitié dans un favori. Ladislas continua.

Mon père regrettait sa fille et sa réputation; je déplorais la perte de ma sœur et d'Athanasie; nous réunîmes nos douleurs et nos projets. J'ignore l'impression que fit sur Rodolphe la mort d'Ernestine. J'appris

qu'il vivait heureux et tranquille à Ranssbergg avec la mère d'Athanasie et Anatole qui, satisfaite du sacrifice qu'elle avait obtenu de son fils, l'en récompensait par une tendresse sans bornes. Le tableau de leur douce union aigrit mon désespoir ; je n'étais ni heureux, ni aimé ; qu'avais-je à perdre ?... Pour faciliter nos projets, mon père annonça que, désespéré de la mort de sa fille, il avait besoin de la solitude, et que fuyant Prague et la cour, il voulait s'enfermer avec moi dans une sauvage retraite qu'il avait sur les confins de la Bohême. Chacun sembla plaindre notre malheur, tout le monde approuva nos plans. Les ambitieux espéraient qu'une fois oubliés du maître, on obtiendrait nos dignités ; les avares crurent que mon père voulait grossir ses trésors ; les courtisans,

qu'il cherchait à cacher une disgrace; les femmes seules nous jugèrent sensibles et malheureux, et c'est ainsi que le monde entier ne blâme ou n'approuve que suivant les apparences qui s'offrent à lui.

A peine arrivés au désert de Berwis (c'était le nom du château de mon père), qu'un hasard heureux ou malheureux, si vous le voulez, nous y fit rencontrer un guerrier moravien qui, devenu suspect à son pays, avait cherché dans cette solitude un asile contre la proscription. Le défaut et le besoin de société lui firent rechercher notre connaissance. Mon père, plus éclairé que moi par l'expérience et par une longue habitude des hommes, eut bientôt jugé celui que le sort nous offrait pour compagnon de notre retraite; il vit que le farouche Sigismond semblait formé

par la nature pour servir le crime et en commettre. L'intérêt seul le dirigeait, la soif de l'or était sa passion, le besoin des honneurs son mobile, et on était sûr, en lui promettant une fortune et un rang, qu'on obtiendrait tout de lui. Une fois son caractère bien connu, l'adroit Arthur agit en conséquence.

Le sujet du bannissement de Sigismond de sa patrie venait de ce que, mécontent de son sort, il avait formé le complot de livrer la Moravie au joug d'un prince étranger. Haromirius, depuis son avénement au trône, voulait régner sur ce peuple généreux et brave. Mon père savait que la possession de ce pays flattait depuis long-temps ses idées. Bien sûr que tous ceux qui chercheraient à lui enlever cette conquête seraient regardés par le duc de Bohême comme criminels

criminels de haute trahison, le comte de Manfredy se servit de cette connaissance pour tramer la perte du jeune comte de Ranssbergg. Son dessein réussit au-delà de ses espérances. Sigismond, en dérobant sa tête au glaive homicide, avait emporté avec lui les preuves de sa trahison et toutes les lettres que lui avait adressées le souverain auquel il voulait livrer sa patrie. Ces papiers, gage et auteur de la ruine de Rodolphe, furent envoyés à Haromirius, en ayant eu le soin auparavant de substituer le nom de Ranssbergg à celui de Sigismond. Le duc de Bohême, trop crédule, ne douta pas un instant de la vérité de l'accusation, et donna l'ordre d'arrêter dans ses terres le jeune comte, afin qu'on lui intentât sur-le-champ son procès. Le crime de Rodolphe semblait d'au-

tant plus grand que, dans les pièces d'accusation, il était clair que le coupable, en donnant aux ennemis de la Bohême les moyens de s'emparer de la Moravie, leur indiquait en même temps celui d'attaquer ce dernier état.

L'ordre d'Haromirius jetta l'épouvante dans le château de Raussbergg. Rodolphe, sûr de son innocence, voulait se présenter devant son maître pour solliciter justice et un examen sévère de sa conduite; mais Anatole, qui crut reconnaître Arthur au coup imprévu qui les frappait, supplia son fils de profiter des ombres de la nuit pour prendre la fuite. Athanasie voulut partager l'exil de son époux, et, dans le sein des ténèbres, mes victimes m'échappèrent. Comptant les saisir, mon père et moi nous étions revenus à

Prague sous un prétexte plausible : le premier mot du duc de Bohême fut pour demander à mon père s'il avait appris que le coupable comte de Ranssbergg s'était dérobé par une fuite prompte à la rigueur des lois, et en même temps pour assurer que s'il connaissait le délateur de cette trahison horrible, ses bienfaits sauraient l'en récompenser ; Arthur se nomma. Haromirius, suivant sa promesse, lui donna les biens du coupable. De tous ceux que possédait Rodolphe, Athanasie était le seul que j'ambitionnais. Ne voulant faire connaître à personne mes sentimens et mon amour, je n'osais interroger sur sa destinée; mais deux jours après notre arrivée à Prague, je sollicitai de mon père la faveur d'aller à Ranssbergg, pour savoir ce qu'était devenue cette beauté si chère, et je partis préci-

pitamment. La plus douce espérance m'animait ; sûr de la faveur du prince, je ne doutais pas d'obtenir de faire rompre des nœuds que j'abhorrais, et de posséder Athanasie. J'arrive à Ranssbergg. Dieu ! quel coup de foudre m'y attendait ? Rodolphe a fui avec sa triste compagne; la mourante Anatole est seule au château, il n'y a plus d'Athanasie pour moi.

La surprise, la douleur, la fatigue d'une marche précipitée, les regrets de voir mes plans de bonheur encore une fois renversés, tous ces objets réunis terrassèrent mes forces, et je tombai dangereusement malade. La mère d'Athanasie me soigna comme si j'étais venu compatir à leurs maux, et comme si elle pouvait douter au contraire que je ne les eusse pas causés; pendant le cours de ma maladie, la triste Anatole succomba aux cha-

grins violens qui l'accablaient depuis la mort de son époux ; elle ne vivait que pour Rodolphe ; sa fuite, sa proscription, l'incertitude de son sort, la douleur d'être forcée d'accuser un frère qu'elle avait tendrement aimé, tout cela conduisit au tombeau madame de Ranssbergg. L'aspect de son convoi funèbre porta le trouble et l'épouvante dans mon cœur.

A peine remis de la secousse que je venais d'éprouver, je résolus de fuir ce séjour de deuil, madame de Riswic s'empressa de suivre mon exemple : elle avait quitté, pour sa fille chérie, le berceau de son enfance, elle voulait revenir y mourir. De retour à Prague, je cherchai dans les plaisirs de la cour et les devoirs de mon état des distractions à mes peines et à mes regrets ; bientôt vos bontés, seigneur,

et le désir de vous en témoigner ma reconnaissance, me rattachèrent à la vie; un dessein plus vaste encore m'occupait; je lus dans votre cœur; le rang suprême vous faisait envie, j'étais sûr, en secondant vos efforts pour l'obtenir, de contribuer au bonheur de ma patrie. Vous savez le reste, seigneur; mais je vous avouerai sans détour que j'étais bien loin de m'attendre, en vous applanissant la route du trône, que je travaillerais pour mon ennemi et pour y faire asseoir sa fille; voilà sans doute pour moi le comble de l'infortune. — Ladislas, vous me devez encore quelques éclaircissemens sur les derniers momens de votre père, et sur le serment qu'il exigea de vous. — Seigneur, répondit Ladislas, avec un sourire amer, je vois que Rodolphe vous a raconté ce que je lui

dis au moment où, pour mon malheur, je le retrouvai. Permettez que je vous retrace en détail l'événement singulier qui me contraignit à me découvrir au père de Béatrix.

Peu de temps avant que vos exploits, seigneur, ne vous eussent placé sur le trône, et tandis qu'Haromirius régnait encore sur nous, la trahison de Sigismond vint instruire le duc de l'innocence de Rodolphe, et du complot formé par mon père afin de le perdre sans retour. Le comte de Manfredy avait promis à son complice des honneurs et des dignités qu'il n'avait certainement pas le projet de lui faire obtenir. Abusé long-temps par des promesses artificieuses, Sigismond attendait toujours la récompense éclatante du secours qu'il nous avait donné ; lorsqu'il se fut aperçu qu'il était trom-

pé, il éclata en reproches et en menaces ; effrayé de son courroux, des moyens qu'il avait pour nous perdre, mon père feignit de travailler pour lui, et annonça ensuite à l'ambitieux Sigismond, qu'ayant obtenu l'objet de ses vœux, il partait sur-le-champ pour lui remettre les titres de sa nouvelle dignité. Le perfide, éclairé par la connaissance de ce qu'il ferait à la place de mon père, redouta un piége. Pour se venger du moins, s'il ne pouvait l'éviter, il envoya au duc de Bohême tous les éclaircissemens possibles sur la conduite du comte de Manfredy.

Ces papiers funestes arrivèrent à Prague, au moment où nous touchions au terme de notre voyage, chez le traître Sigismond. Haromirius prit pour une fuite concertée le départ du comte, et lui envoya un

ordre positif de revenir près de lui, afin de rendre raison de sa conduite. Dans cet ordre mon père était seul nommé; les dépositions du traître Moravien ne me chargeaient nullement; lorsque je sus ce malheur, je voulus suivre l'auteur de mes jours, afin de le sauver ou de périr avec lui : le comte de Manfredy résista longtemps à mes vœux, cependant j'obtins sa parole de me laisser accompagner ses pas; mais avant de reparaître en suppliant dans une cour qu'il avait quittée en courtisan chéri du maître, il résolut de se venger de l'auteur de sa disgrace; un poison subtil circula bientôt dans ses veines, et Sigismond ne s'applaudit pas longtemps du succès de sa trahison; mais malheureusement pour mon cœur, le comte de Manfredy ne tarda point

à suivre sa victime dans la nuit du tombeau.

En arrivant à Prague, mon père fit une chute terrible qui mit ses jours en danger; Haromirius le voyant très-mal, respecta son état et lui fit dire par un exprès, qu'il différerait l'examen de sa conduite jusqu'après le rétablissement de sa santé. Ce ménagement sauva notre réputation; personne ne savait le changement des dispositions du duc de Bohême à notre égard, un procès juridique l'aurait seul fait connaître; la mort de mon père l'empêcha. Me croyant innocent de ces crimes, Haromirius ne mit à la continuation de ses anciennes bontés, d'autres conditions que de faire rechercher Rodolphe, et que je lui rendrais ses biens et ses dignités pour conserver une espèce de crédit aux yeux des cour-

tisans. Je promis à mon maître tout ce qu'il voulut, espérant bien que jamais Rodolphe ne reparaîtrait; il y avait toute apparence que la mort m'avait délivré de cet ennemi redoutable; je me reposais sur cette douce illusion; cependant quoique satisfait d'avoir échappé aux dangers de ma situation, je pleurais mon père; en le perdant, je perdais le seul ami que j'eusse dans la vie: cette séparation me coûta des regrets; malgré les crimes où l'avaient entraîné la cruelle passion de la haine et le désir de se venger de ceux qu'il croyait qui l'avaient offensé, mon père avait des qualités attachantes, j'étais sûr de son cœur; je ne pouvais avoir de confiance qu'en lui dans la nature entière; sa perte en fut donc une terrible pour moi.....

Haromirius qui me croyait innocent des fautes de mon père, et qui me

témoignait de l'attachement, consentit afin de ménager mon avenir de ne pas faire éclater son ressentiment pour le comte de Manfredy ; sa mort qui lui parut la juste punition du ciel pour ses crimes, cette mort si affreuse désarma sa colère. Afin de la mieux cacher aux yeux des courtisans, il consentit à visiter mon père dans ses derniers momens ; soit reconnaissance pour les bontés de son maître, soit crainte de la justice du rémunérateur de toutes les actions de ses créatures, soit enfin remords, faiblesse ou hypocrisie, le comte me fit promettre entre les mains d'Haromirius de faire tous mes efforts pour retrouver Rodolphe, et de lui rendre alors son honneur et sa fortune ; je prononçai ce serment solemnel sans peine, je voulais en imposer à notre souverain par une feinte générosité,

consoler les derniers momens de celui que je perdais, et cacher mes véritables sentimens. Vous voyez, seigneur, que je n'ai pas trompé Rodolphe en lui apprenant ma promesse et le repentir de son ennemi mourant.

Ladislas, interrompit Uldaric, les mouvemens de votre cœur sont pour moi autant de mystères impénétrables. Puisque vous étiez bien décidé à ne pas tenir cette promesse solemnelle faite entre les mains d'un maître redoutable et d'un père expirant, pourquoi instruire Rodolphe des droits qu'il avait à votre justice, et des devoirs qu'il vous restait à remplir envers lui? — Seigneur, permettez que je termine en détail ce trop long récit. Je ne chercherai pas à vous cacher aucune des pensées de mon ame, ni les projets de ma ven-

geance ; vous avez dû voir jusqu'ici que la vérité la plus entière présidait à mes discours. Je vous répéterai en cet instant ce que je dis à Rodolphe, en le revoyant après vingt ans d'absence : *Je ne redoute pas d'ennemi, et je me sens assez de courage pour maîtriser ma destinée.* — Craignez qu'enfin elle ne vous accable. Voyez le sort de votre père et tremblez! — Que peut-il, seigneur, m'arriver de plus funeste qu'à lui ? Une mort prématurée devint (suivant les idées du vulgaire) le châtiment de ses crimes ; et moi, d'après la connaissance que j'avais de son caractère, je suis sûr que, si du sein de la nuit éternelle il voyait le sort brillant que vous préparez à Rodolphe et à sa fille, son ombre s'applaudirait d'avoir quitté le monde et la vie. — Ladislas, vous me percez l'ame; vous

ne connaissez donc pas les remords ? — Ce châtiment des faibles ? non ; je ne l'ai jamais éprouvé. — Malheureux ! fuis de ces lieux, tu me fais horreur ! Ton ame est donc entièrement morte à la vertu ? — Vous ne voulez donc pas, seigneur, connaître la raison qui me fit proposer au comte de Ranssbergg de m'unir à sa fille ? alors je me retire.

— Ladislas, reprit Uldaric, en tendant la main à son favori qui s'éloignait, je le sens, je ne puis vous bannir de mon cœur, ni de ma présence ; je vous aime plus que vous ne pouvez vous l'imaginer, plus peut-être que je ne devrais ; car enfin, en m'ouvrant votre ame toute entière, vous me la montrez si noire, si affreuse, que mon devoir de juge serait de vous punir, celui de souverain de vous bannir de ma présence, celui

d'honnête homme de vous mépriser. Je ne puis obéir à ces devoirs impérieux ; vous m'êtes cher ; en vengeant l'innocence et punissant le crime, je voudrais épargner le criminel. Ladislas, ce n'est plus comme ton maître que je te parle, c'est comme ton ami ; ne me force pas à oublier ma tendresse, et à ne m'armer que d'une justice sévère ; montre-moi des remords pour que je puisse te pardonner. — Si vous daignez entendre la fin de mon histoire, vous pourrez ensuite, seigneur, prononcer ma sentence ; je la subirai sans murmurer. — Achève ton récit ; puisses-tu me faire voir ou un repentir sincère, ou des vertus que je mette en opposition dans la balance de tes crimes ; mon cœur, Ladislas, la fera peut-être pencher du côté de la clémence ; mais pour que je puisse

l'écouter,

l'écouter, il faut que tu te montres ou moins coupable, ou moins endurci.

Ladislas, sans donner à Uldaric d'espérance d'exaucer ce vœu si noble de son cœur, continua ainsi sa narration. Les regrets que je donnai, seigneur, au trépas de mon père s'adoucirent enfin; j'avais pu survivre à la perte d'Athanasie, celle de l'auteur de mes jours ne me coûta point une existence qui devait vous être utile et chère. Peu de temps après la mort du comte de Manfredy, je gagnai votre faveur, votre confiance, votre amitié peut-être; j'obtins la faveur du sort de vous aider à monter sur un trône que vous n'occupez que pour le bonheur de vos sujets et la gloire de la Bohême. Toutes mes actions, depuis cet instant heureux jusqu'à celui bien fatal pour moi où je retrouvai Rodolphe, vous sont connues, seigneur;

quelques-unes furent éclatantes, d'autres utiles à votre règne ; l'envie et la haine ne pourraient en noircir aucune. Je touche enfin à l'époque qui devait m'enlever votre estime, finir l'exil de mon ennemi, et placer sa fille sur le trône.

Vous vous rappelez sans doute que, désirant unir la Moravie aux états que vous possédez, vous m'aviez chargé, seigneur, d'une mission secrète. Mon zèle et mes soins ne purent m'obtenir de succès dans ma négociation. Ce premier revers que j'éprouvai était le signal de tous ceux qui, depuis mon voyage, fondirent sur ma tête. A peine étais-je revenu à la cour, me croyant à l'abri de nouveaux revers, lorsque mes argus fidèles m'apprirent que le gouverneur de la tour du captif que vous aviez confié à mes soins pourrait bien

nous trahir. Boleslas était, sans que je le susse, ami intime de Sigismond; il avait appris du traître Moravien tous nos secrets, et il crut reconnaître dans l'obscur Hermand ce Rodolphe tant persécuté, tant haï. Ne sachant pas la suite de mon histoire, il ignorait que le comte de Ranssbergg était justifié dans l'esprit de ses maîtres; un mot, une circonstance imprévue pouvaient, en le lui apprenant, renverser mes projets.

Afin d'éviter ce malheur, je partis sur-le-champ pour la prison d'Haromirius, amenant avec moi Harispe, qui me devait sa fortune, que je croyais tout dévoué à mes intérêts, et que je destinais à remplacer Boleslas dans ses fonctions. Ce dernier, furieux de perdre votre confiance et son emploi, me dit pour se venger que ce Rodolphe, que je haïssais et

dont j'avais juré la perte, était près de moi, qu'il habitait avec sa fille dans la forêt voisine, que sous l'humble vêtement qui le déguisait, il avait reconnu le comte de Ranssbergg, et que voulant réparer les fautes que sa condescendance pour nous avait fait commettre à Sigismond, il avait instruit la malheureuse victime de nos fureurs des moyens de s'y soustraire à jamais. Irrité, mécontent, j'espérai encore ressaisir la proie qui m'échappait. Je résolus de feindre d'ignorer tout ce qui se passait, de faire croire à Rodolphe que ma pénétration l'avait seul reconnu, qu'abjurant une haine héréditaire, je voulais lui pardonner, m'unir à sa fille, et lui rendre ses biens et ses dignités. Vous savez, seigneur, comment le comte de Ranssbergg reçut mes offres; soit pressentiment du piége que je cherchais à lui

tendre, soit haine ou vengeance des injures qu'il avait reçues de ma famille, soit enfin l'inspiration de cet heureux génie qui le conduit et qui le fait toujours triompher de toutes les ressources du mien pour le perdre, il refusa. Ce que je fis de nouveau pour le punir de ses dédains et de son obstination vous est connu, seigneur; je n'ai plus rien à vous apprendre; disposez actuellement de mon sort.

Ladislas, il est entre tes mains; je puis te perdre ou t'élever, être toujours ton ami ou t'abandonner pour jamais; l'obscurité ou les faveurs, ma protection ou mon abandon, ma tendresse ou mon inimitié; choisis. — Que faut-il faire, seigneur, pour mériter l'une et encourir l'autre? — Je te l'ai déjà dit. Avant de connaître la grandeur de tes crimes et l'énormité de ton offense envers

Rodolphe, je t'avais prescrit la réparation que j'exigeais que tu lui fisses, juge si j'adoucirai la rigueur de l'arrêt, lorsque je puis mieux juger de la nature du forfait. — Vous consentez donc, seigneur, à me remettre le sort de mon ennemi? Actuellement que vous me connaissez mieux que jamais, ne tremblez-vous pas de me charger du soin de Rodolphe et de Béatrix? Cette dernière ne m'a pas offensé, il est vrai; mais vous savez combien je dois haïr l'époux d'Athanasie.... Il m'est odieux, et vous m'ordonnez d'aller près de lui être le ministre de vos graces et de vos bienfaits! — Ladislas, avec toi je ne crains rien. Tu as pu opprimer Rodolphe lorsqu'aucun titre ne le rendait sacré à tes yeux; mais ton maître et ton ami confie à ta foi ce dépôt; il sera respecté....je m'abandonne

avec confiance à ta loyauté. Pars demain pour la cabane solitaire de Rodolphe : voilà mes volontés, elles doivent sans délai s'accomplir.—Et pour le funeste plaisir d'humilier celui auquel vous aviez jadis accordé le doux nom d'ami, vous consentez, seigneur, à unir votre sort à celui d'une femme élevée dans l'obscurité, dont vous ne connaissez ni le caractère, ni les vertus. Savez-vous si elle est digne du rang suprême, et si elle mérite vos affections? — Elle a connu l'infortune, elle sera sensible à celle des autres : qu'elle fasse le bonheur de mon peuple, c'est tout ce que je lui demande; Uldaric n'attend ni n'espère plus de bonheur pour lui-même. —Et désespérant d'être heureux, vous voulez faire mon malheur. — Non, je n'eus jamais cette cruelle pensée. Ladislas, je t'offre les moyens de réparer tes torts envers Rodolphe et

sa fille ; tu fus bien coupable envers eux, mais Béatrix te pardonne ; son époux te chérira toujours. Veux-tu recevoir de ton propre cœur l'oubli de tes crimes et la paix avec toi-même, sois assez grand pour avouer tes forfaits, assez généreux pour les réparer. — C'en est fait, vous triomphez d'un funeste orgueil, seigneur; je vous obéirai, je conduirai moi-même près de vous l'heureuse Béatrix ; puisse-t-elle ne jamais vous faire repentir de ce que vous faites en cet instant pour elle, et puissiez-vous vous-même trouver dans cette union si disproportionnée, si extraordinaire, un bonheur qui semble toujours se dérober à vos recherches ! — Le bonheur ! Ladislas ; il ne peut en exister pour celui qui viola les devoirs sacrés de la nature, de la justice et de l'humanité. Dès l'instant où

Uldaric consentit à devenir sujet perfide, ami ingrat, frère dénaturé, il dût renoncer au repos, à la félicité. Je le sens, la présence de la vertueuse Béatrix ne pourra point adoucir mes peines; que dis-je! elle les aggravera encore, je lui ferai horreur.... N'importe, le dessein en est pris, je veux rendre au comte de Ranssbergg son rang, ses droits, sa fortune, et placer sa fille sur le trône de Bohême. Partez dès l'instant où je l'ordonne; la pompe et l'éclat vous environneront. Les regards modestes de l'humble vertu en seront surpris; mais cet hommage si nouveau pour elle montrera du moins qu'Uldaric éprouve et est encore sensible à ses charmes.

Après cette explication si inattendue pour Ladislas, et si accablante pour son orgueil, le duc s'éloigne en laissant son favori en proie à ses

ce qui s'opposait à sa marche rapide. L'arrivée des écuyers de Ladislas mit fin à ses incertitudes, et leur marche triomphante fut prête.

Avant que l'ambassadeur d'Uldaric ne se fût encore accoutumé à l'idée de revoir le comte de Ranssbergg, pour ainsi dire, en suppliant, cette épreuve terrible ne pouvant être ni reculée, ni différée, Ladislas fit tous ses efforts pour s'armer de courage, et, suivi d'une pompe royale et d'un éclat brillant, il alla chercher, sous son humble toit, la modeste fille de Rodolphe, pour lui annoncer sa future grandeur. Béatrix était bien loin de s'attendre à ce changement dans son sort. Satisfaite d'avoir échappé au danger d'une barbare persécution, se croyant tranquille sous la protection que lui avait promise Uldaric, elle formait des

plans de bonheur pour l'avenir ; qu'elle se flattait de passer sans alarmes dans le sein paternel et dans sa paisible retraite. Qu'on se peigne donc, s'il est possible, la surprise extrême du père et de la fille, en voyant arriver dans leur cabane rustique un ancien persécuteur changé en ambassadeur de paix et en ministre des bienfaits d'Uldaric.

Le comte de Ranssbergg, sans chercher à dissimuler la surprise où le jetait la nouvelle que Ladislas lui apportait, le reçut avec cette dignité, noble compagne de la vertu. Sans avoir besoin de feindre une modération généreuse, le père et la fille traitèrent leur persécuteur avec une grandeur d'ame qui dut accabler de tout le poids de la supériorité le fier Ladislas. Béatrix accepta, non sans peine, le rang brillant

qui s'offrait à elle ; mais, persuadée qu'un refus injurieux serait une offense pour un souverain qui, devenu tout à coup son bienfaiteur, voulait, à ce titre si doux, en joindre un plus cher encore, elle s'éloigna sans murmure du lieu où son enfance avait goûté un bonheur si pur. Insensible à l'ambition, la tendre fille du comte de Raussbergg pleura son toit solitaire, la tour d'un malheureux, la harpe qui charmait ses douleurs, et les compagnes fidèles de ses jeunes années. Hélas! disait-elle en secret, dans le séjour brillant du luxe et du mensonge, au faîte des grandeurs, et dans la pompe des cours, la duchesse de Bohême ne pourra compter sur un seul cœur, et la fille de l'obscur Hermann, plus heureuse, devait se flatter ici d'être chérie!

Désabusé du néant des biens terrestres ; le comte de Ranssbergg quitta aussi avec regret l'asile hospitalier où il avait retrouvé le calme et le bonheur ; mais, accoutumé aux fréquentes vicissitudes d'une destinée toujours orageuse, il entra, non sans alarme, dans la nouvelle carrière qui s'offrait à lui. Absorbés dans leurs tristes réflexions, les illustres voyageurs prirent la route de Prague. En passant sous les murs fortifiés qui servaient de prison au triste Haromirius, le comte de Ranssbergg paya le tribut à son malheur d'un soupir de regret; Béatrix détourna ses beaux yeux baignés de larmes, pour cacher aux ambassadeurs d'Uldaric l'émotion qu'elle éprouvait; et le cruel Ladislas, pour la première fois, pâlit à l'aspect de la tour qui renfermait

sa victime, et à la pensée du contraste que présentait dans sa destinée le moment où il y avait enseveli, chargés de fers, les mêmes ennemis qu'il se voyait forcé, quelques instans plus tard, de conduire en triomphe sur le trône. J'ai cru, disait-il en lui-même, frémissant de rage, j'ai cru pouvoir les accabler de tout le poids de mon crédit; et je serai obligé à l'avenir de dépendre d'eux. Un vieillard que je croyais sans appui, une femme faible et sans talens; voilà donc désormais quels seront les arbitres du sort de Ladislas. Fortune ennemie, aurais-tu cessé de seconder mon audace, et m'aurais-tu abandonné pour jamais? Je ne puis le croire; tu ne demandes, pour me sourire de nouveau, qu'un effort de mon génie; il aura lieu, oui, je ressaisirai les victimes qui semblent

m'échapper : vengeance, ambition, désespoir, vous m'inspirez ; tremble, Uldaric ; les maux qui fondront sur toi seront l'ouvrage de l'amitié changée en haine, juge s'ils seront affreux......

Tandis que Ladislas prononçait en secret ces horribles imprécations, les tristes objets de ses fureurs voyaient arriver avec plaisir la fin de leur voyage, sans prévoir la catastrophe sanglante qui les attendait au terme. En arrivant à Prague, le comte de Ranssbergg et sa fille furent reçus dans le palais héréditaire de leurs aïeux, avec le respect dû à leur rang et avec toute la pompe qui devait environner la future souveraine de la Bohême. Ce séjour magnifique, rendu à Rodolphe par son ennemi, offrait partout l'image du luxe et de l'élé-

gance, et devait paraître le séjour des fées, en le comparant avec la chaumière où, pendant vingt ans, il avait caché sa tête proscrite. Cependant le comte de Ranssbergg ne s'y trouvait pas heureux; en songeant aux crimes de Ladislas, aux efforts de sa haine pour le perdre, et aux témoignages si prompts d'une amitié qu'il ne pouvait croire sincère, l'inquiétude s'emparait de son cœur. En abandonnant ses biens, disait-il, mon persécuteur y a peut-être laissé son génie cruel, tout prêt à nous frapper.

Rodolphe ne se trompait pas; déjà Uldaric avait reçu Béatrix comme l'arbitre de son bonheur, et le lendemain, quand l'astre de la lumière aurait achevé la moitié de sa course, le duc de Bohême devait conduire aux autels d'hyménée la charmante

comtesse de Ranssbergg. Rien ne semblait plus devoir s'opposer à ses vœux, lorsque soudain, au milieu de la nuit la plus calme, et dans l'instant où l'airain, fidèle aux lois qu'on lui a imposées, sonnait l'heure propice au sommeil, un bruit affreux, semblable à l'explosion d'un volcan, ébranle le palais d'Uldaric, et renverse entièrement celui de Rodolphe. A cet événement inattendu, toute la ville de Prague est en alarme; chacun s'élance vers le théâtre funeste de la mort de tant de personnes chères à l'état; on pleure Rodolphe, on tremble pour Béatrix; on accuse Ladislas, Uldaric lui-même ne peut méconnaître la main d'où part le coup, et ce malheur réveille à la fois tous ses remords. Cependant, oubliant sa propre sûreté pour ne s'occuper que du comte de Ranss-

bergg et de sa fille, le duc de Bohême se rend sur le lieu même de l'attentat ; il y trouve une multitude immense qui fait retentir l'air de ses cris et de ses gémissemens ; les habitations voisines qui ont été entraînées dans la chute du palais de Rodolphe, en écrasant sous les ruines leurs infortunés possesseurs, augmentent le deuil ; chacun pleure un fils, un père ou des amis chers à son cœur.

Cependant les secours prompts, donnés avec ordre et mesure, parviennent à sauver beaucoup de victimes ; mais, à la grande surprise d'Uldaric, parmi elles on ne trouve ni Rodolphe ni Béatrix ; le corps multilé et privé de vie du perfide Ladislas se présente seul à ses regards indignés ; il frémit, détourne la vue, en songeant aux crimes épouvantables où l'ont en-

traîné la haîne et la vengeance. Haromirius, dit-il en son cœur, la mort te venge d'un de tes bourreaux, et l'autre, pour lui survivre, n'est pas plus heureux. Poursuivi par ce souvenir affreux, le duc de Bohême fait enlever les restes mortels de son ancien favori, et continne ses tristes recherches.

Les ruines éparses du palais renversé n'offrant rien à ses regards avides, il ose espérer qu'un heureux hasard, ou plutôt la Divinité protectrice de l'innocence aura préservé Rodolphe et sa fille; bravant le danger, repoussant les craintes affectueuses de ses courtisans fidèles, Uldaric parcourt d'un pas rapide les vastes jardins; par-tout l'image de la destruction s'offre à ses regards consternés; une statue mutilée, chef-d'œuvre de l'art, n'est plus qu'un

débris informe ; une pyramide de verdure, renversée par les éclats du marbre, mêle encore en tombant, son feuillage riant aux débris dont la terre est jonchée. Tout dans ce séjour, naguère si brillant, afflige les yeux et déchire l'ame.

Mais bientôt un spectacle plus consolant vient soulager le cœur d'Uldaric du poids qui l'oppresse. Au détour d'un bois touffu, dans l'enceinte duquel pénètre, comme à regret, la lumière douce et mélancolique de l'astre ami du voyageur ; le duc de Bohême aperçoit une vaste grotte. Placée dans ce lieu jadis par la main de la nature, l'art s'en était servi pour l'embellissement du paysage, et le malheur, averti par la pitié, avait cru y trouver un asile sûr. Son espérance ne fut pas trompée ; Uldaric, en péné-

trant dans ce sombre réduit, aperçut, aux rayons incertains de la lune, Rodolphe et sa fille, qui au bruit de l'explosion, s'étaient prosternés contre terre en suppliant l'Eternel d'épargner, dans ce désastre, les jours de tant d'innocentes victimes. Le duc, qui croyait les retrouver privés de vie, poussa un gémissement douloureux; son cri plaintif avertit de sa présence les objets de sa sollicitude; ils relevèrent leurs têtes effrayées; Béatrix la première s'élança vers Uldaric: Seigneur, dit-elle, sauvez-nous de la haine du comte Ladislas.

— Rassurez-vous, charmante Béatrix, puisque le Dieu protecteur de la vertu a daigné conduire ici vos pas; dans cette nuit fatale, vous n'avez plus rien à redouter de son courroux: la mort affreuse qu'il vous

préparait est devenu, par un juste effet des vengeances célestes, la punition de ses crimes. — Il n'est plus, s'écria Rodolphe; ô mon père! ton trépas est vengé, sans que j'aie sur mon cœur le remords d'avoir trempé mes mains dans le sang de mon semblable. — Comte de Ranssbergg, dit Uldaric en pressant fortement sa main, votre bonheur est plus grand que vous ne pouvez le croire; vous n'avez perdu dans cet événement tragique que des richesses aussitôt enlevées que rendues; mes bienfaits sauront vous en dédommager; mais, puisque la paix de l'ame et l'approbation de votre conscience vous restent, vous n'avez pas le droit de vous plaindre.

Uldaric, en achevant ces mots, présente le secours de son bras à la tremblante Béatrix; suivi du

comte Rodolphe, il rejoint sa cour, rentre dans son palais, moins troublé qu'il n'en était sorti, et apprit, par les objets de sa vive sollicitude, que cet événement aurait été beaucoup plus tragique, sans la compassion d'un agent de Ladislas, qui informa secrètement Rodolphe des mesures atroces prises contre lui par son maître, et qui suscita aux victimes innocentes d'une injuste persécution, l'idée de se choisir un asile dans la grotte solitaire du parc, pour échapper à l'explosion générale.

Le duc de Bohême bénit le ciel d'avoir préservé celle qu'il croyait destinée à faire le bonheur de sa vie; après quelques jours accordés au deuil des infortunés qui avaient péri, Uldaric serra les doux nœuds de l'hymen. Le sage Rodolphe remplaça

plaça dans son cœur le perfide Ladislas ; le choix de ce nouveau ministre fut approuvé de la Bohême entière, et chacun se livra à l'espérance, sous un règne doux et paisible, de goûter une félicité sans mélange.

Mais hélas ! peut-il en exister sur la terre ? Les sujets fidèles d'Uldaric, tranquilles sous ses lois, chérissant son empire comme celui d'un père, ne pouvaient cependant croire qu'en faisant leur bonheur, il fût heureux. Toujours sombre, agité, mécontent, l'époux de Béatrix ne semblait goûter aucun plaisir sur la terre ; sa douce compagne elle-même, triste, abattue, languissante, offrait l'image d'une rose flétrie à son premier matin et décolorée par l'aquilon brûlant. En vain tout semblait devoir se réunir

pour faire la consolation du couple royal; l'amour des peuples, la prospérité de l'état, l'union de deux cœurs qui paraissaient formés l'un pour l'autre, la naissance d'un héritier de leur grandeur, qui n'eût pas envié tant de faveurs du sort? Eh bien! Uldaric et Béatrix n'en étaient pas satisfaits; l'un, sur le trône, regrettait l'innocence de ses premières années; l'autre, sous la pourpre royale, pleurait le toit solitaire où son enfance trouva le bonheur, et du sein des grandeurs tournait encore ses regards vers la tour obscure où languissait le malheureux objet de sa constante pitié.

Il naquit pour le trône, disait-elle souvent à son père, il mourra dans les fers; et moi, destinée en entrant dans la vie, à l'obscurité, au malheur, j'habite le palais dont la

haine cruelle a exilé Haromirius. Je partage le sceptre arraché à ses royales mains ; cette idée, je l'avoue, déchire mon cœur. Souvent lorsque, dans l'absence de son époux, la duchesse de Bohême caressait le fruit innocent de leur union, elle le baignait de ses pleurs. Pauvre Brétislas (1), disait-elle, puisses-tu posséder sans regret une puissance qui coûte à ton père tant de remords, à ta mère tant de larmes !

Cependant plusieurs années s'écoulèrent ainsi sans apporter aucun changement à la situation des deux époux ; le comte de Ranssbergg, seul confident des chagrins de sa fille, résolut enfin un jour de lui proposer

(1) Il fut le premier duc de Bohême qui posséda la Moravie à titre de marquisat.

d'essayer de rappeler le bonheur autour d'eux. — Je n'en puis douter, dit-il à Béatrix; plus j'observe le duc de Bohême, et plus je vois que les reproches d'une conscience coupable causent ses tourmens. Né pour la vertu, mais séduit par l'ambition, et conduit dans le précipice du crime par le perfide Ladislas, Uldaric gémit depuis long-temps de ses funestes succès. Il plaint les maux qu'il a causés ; le pardon de sa victime pourrait seul ramener le calme dans son cœur. L'obtenir du généreux Haromirius, ne serait pas difficile ; amener le fier Uldaric à le demander, le serait davantage ; c'est à vous de tenter cette victoire presqu'impossible à tout autre qu'à une femme tendrement aimée. Votre époux admire vos vertus, loue votre conduite, ambitionne votre estime, et s'afflige de votre cons-

tante tristesse; profitez de ces moyens si puissans sur un cœur tendre, rendez-le au bonheur en le rendant à la vertu; car, je le répète, Uldaric était formé pour elle, et ne pourra être heureux sans elle.—O mon père! répondit la duchesse de Bohême; depuis long-temps j'ai formé en secret le vœu de réconcilier ces deux ennemis à qui la nature et le sang avaient imposé la loi de se chérir; mais comment y parvenir? Uldaric, dévoré de remords, en proie au sombre désespoir, ne me parle jamais de son frère. Des plaintes non achevées, des soupirs qui s'exhalent à regret de son sein, des mots entrecoupés, des pleurs qu'il cherche à me cacher; voilà les seuls indices que j'aie de l'état de son ame. — Ils sont suffisans pour vous instruire; vous connaissez les grandes vertus, la profonde sagesse du véné-

rable Hélicardus, archevêque de Prague. Tout-puissant sous le dernier règne, il voulait, au moment des malheurs de son souverain, abandonner Prague et le monde, pour aller pleurer dans la solitude du cloître les malheurs de son maître, la perte de son ami. Je sais que, du fond même de sa prison, Haromirius eut encore le pouvoir de le faire renoncer à son projet, et lui imposa la loi de rester fidèlement à veiller sur les intérêts du bonheur éternel de son peuple. Hélicardus le promit, il a tenu religieusement sa parole; mais uniquement renfermé dans les devoirs de son saint ministère, il est étranger aux intrigues de la cour, aux ruses de la politique; c'est donc à lui, ma fille, qu'il faut avoir recours dans ce moment. Il est cher à l'objet de notre pitié; Uldaric le res-

pecte, sa voix vénérable ne se fera pas entendre en vain, sur-tout lorsque les arrêts sévères de la justice céleste se mêleront dans sa bouche aux promesses consolantes de la miséricorde divine. — Mon père, vous voulez que j'accuse mon époux. — Le monde entier connaît son crime, et vous rougiriez d'en parler à celui qui peut et doit lui en obtenir le pardon. — Ah! je ne redoute rien, je ne crains que d'échouer dans ce projet. — Vous aurez du moins la gloire de l'avoir entrepris. — Oui, vous avez raison, je sens que la consolation d'avoir fait mon devoir adoucira du moins l'amertume de mes regrets.

Depuis cet entretien, Béatrix rechercha l'occasion favorable pour avoir une entrevue secrète avec l'archevêque de Prague; elle ne tarda point à s'offrir. La duchesse de Bo-

hême la saisit avec joie, et ouvrit sans défiance son ame toute entière au sage Hélicardus. Le pontife vénérable mêla ses larmes à celles que répandait la sensible compagne du coupable Uldaric, approuva ses projets bienfaisans, et ne se dissimula point la difficulté de l'entreprise ; il fallait combattre l'orgueil d'un maître tout-puissant ; l'éclat d'une démarche publique, la honte attachée à un aveu humiliant, la confusion de revoir le malheureux Haromirius dans l'état affreux où il l'avait réduit; vaincre l'ambition qui l'avait fait asseoir sur le trône pour offrir à son frère d'y remonter ; tant d'obstacles auraient dû effrayer la duchesse de Bohême et le fidèle ami du triste captif; mais tous deux jugeant les hommes d'après leurs propres cœurs, osèrent encore conserver quelque espérance, et dès cet instant

instant même, il fut décidé que l'on travaillerait de concert à réunir autour d'Uldaric tous les moyens de séduction pour l'amener au terme désiré de son retour à la vertu. Noble coalition de deux ames sensibles, pourquoi le ciel vous offre-t-il si rarement aux regards de la terre? touchante relation, fondée sur la pitié, pourquoi êtes-vous si difficile à établir, et vos charmes touchans si peu goûtés.

Peu de temps après cet entretien, Uldaric fournit lui-même l'occasion que Béatrix cherchait. Le jeune prince leur fils croissait en grace et en beauté. Image vivante de sa mère, on retrouvait déjà sur ses lèvres enfantines le doux sourire, l'aimable bienveillance de la duchesse de Bohême; son époux adorait Brétislas, et ne semblait moins malheureux qu'en serrant son fils contre son cœur. Un jour qu'il

se mêlait aux jeux innocens du petit prince, il aperçut à son cou d'albâtre, une agate onix qu'il avait jadis donnée au malheureux Haromirius. A cette vue, qui lui rappelle son frère, Uldaric repousse l'enfant loin de lui, et s'écrie douloureusement : souvenir affreux, me poursuivras-tu donc par-tout ? Eh quoi ! il n'existe donc pas d'asile contre les remords ? Moins malheureux près de l'innocence, je goûtais un peu de calme, en caressant mon fils ; et pour me le ravir, une main cruelle l'embellit des dépouilles de ma victime !

Puis reprenant Brétislas avec une espèce de fureur : Qui t'a donné cette agate, dit-il d'une voix concentrée ? — C'est maman, répondit Brétislas effrayé du courroux de son père, et cherchant à s'échapper de ses mains pour se réfugier dans le sein de Béa-

trix. — De qui le teniez-vous, madame? — La ruse ni la violence, répondit la duchesse de Bohême avec une dignité calme, ne l'ont pas fait passer dans mes mains; ce don me fut offert par la reconnaissance, il m'était précieux; votre fils en eut envie, quelle mère peut refuser son enfant.—Et vous n'aviez aucun motif en l'offrant à mes regards, vous n'espériez me rappeler aucun souvenir?— Pourquoi chercher à dissimuler avec le maitre de mon cœur, dit Béatrix en tombant aux pieds de son époux, oui, j'ai cru pouvoir me flatter de faire naître dans votre ame de généreux regrets, et qu'il vous inspirerait le désir de terminer ou du moins d'adoucir les tourmens d'un infortuné; avant de partager votre grandeur, l'indigence et l'obscurité m'en-

vironnaient; mais j'étais libre; plus heureuse en cela qu'Haromirius, je consacrais, vous le savez, mes premiers beaux jours à rendre un culte religieux à ses malheurs; croyez-vous que le trône ait changé l'ame de Béatrix, et que pour être éloigné de l'objet de ma première pitié, mon cœur soit détaché de son sort; non, du palais brillant où vous m'avez conduite, mes regards se tournent souvent vers la tour obscure où il gémit. Uldaric, si c'est un crime, frappez ce cœur trop sensible, il s'offre à vos coups.

A cet aveu touchant, le duc de Bohême sent évanouir sa colère, il relève Béatrix en larmes; presse contre son sein palpitant la douce compagne de sa vie. Brétislas, rassuré par le changement qu'il aperçoit dans

les regards de son père, vient se jeter dans les bras des auteurs de ses jours, et dans l'attitude la plus gracieuse forme un tableau de famille enchanteur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

